

## Un tour du monde

Frankfurt-am-Main, Singapour, Adelaide,  
Sydney, Auckland, Rarotonga (Cook Islands),  
Papeete (Tahiti), Los Angeles,  
New York, Frankfurt-am-Main

(Printemps-été 1993)

Dominique et Anne Foata  
31 mars 2019

*Sources du récit.* — En 1993, nos deux mères respectives avaient été entretenues des péripéties de notre voyage, en recevant, par l’intermédiaire de Guoniu Han et de Stéphanie, de longues pièces jointes aux courriels de Dominique. Ces documents, saisis en fichiers informatiques, ont été conservés et constituent le texte des chapitres 1– 5 et 14 – 21. Les chapitres 6 – 13 ont pour source les notes prises par Anne durant notre séjour en Australie. Même vingt-six ans après, l’esprit des discours écrits a été peu modifié. Quelques remarques actuelles ont été ajoutées, mais surtout le texte a été agrémenté de plusieurs photos prises lors de ce tour du monde. La rédaction de ces notes est l’œuvre de Dominique. Le “je” utilisé se rapporte à lui; le “nous” en général à Anne et Dominique.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Une Introduction</b> .....	1
CHAPITRE PREMIER. <b>Heimat</b> .....	4
Revoir Trèves. Le Hunsrück.. La Schlachtplatte.	
CHAPITRE 2. <b>En route pour Singapour</b> .....	6
Singapore Airlines. Le Marina Mandarin Hotel.	
CHAPITRE 3. <b>Malacca</b> .....	8
L'autobus Singapour-Malacca. Le Ramada Renaissance Hotel. Le trishaw. La fête chinoise.	
CHAPITRE 4. <b>Le retour à Singapour</b> .....	12
Le Raffles. <i>L'Heritage Tour</i> .	
CHAPITRE 5. <b>L'arrivée en Australie</b> .....	15
Le <i>duty free</i> de Singapour. Kathleen Lumley College. Bob Clarke. La mitsubishi.	
CHAPITRE 6. <b>Les premières rencontres ou qui sont les Australiens ?</b> .....	18
Alan et Hilde King. Bob et Leonie Clarke. Christine Rothauser. Les Cass. George et Marta Sved. Mimi et Kalman Vadasz. Caroline Stranks. Anne et la littérature australienne. Le village de Hahndorf. Les occupations musicales.	
CHAPITRE 7. <b>Les grands tours en autobus</b> .....	22
Voyage dans les Flinders Ranges. Hawker. Vignoble de Clare. Arrivée de Stéphanie. Cleland Reserve Center. Expédition en bus à Ayres Rock.	
CHAPITRE 8. <b>ANZAC DAY</b> .....	25
Le défilé des Anciens Combattants. Les chameaux de Victor Harbor.	

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE 9. <b>D'autres rencontres et Adelaide en mai</b> .....	27
Margaret Folkard et John Ward. Lillian et Bob Scott. Paul Bierman et Christine Massey. Une tournée des vignobles de la Barossa Valley. Le dîner du Cercle Richard Wagner.	
CHAPITRE 10. <b>Melbourne</b> .....	31
Les vignobles de Connemara. Port Fairy. Victoria Hotel. Conférence de Dominique dans le séminaire de Tony Gutman. La styliste Zampetti. Retour le 1er juin à Adelaide.	
CHAPITRE 11. <b>Dernières rencontres et fin de séjour à Adelaide</b> .....	33
Marie-Rose et Percy Collom. Mrs. Stuart, centenaire, invitée de la Reine. David et Barbara Bruer. Lewis et Nora Low. Larry et Esther Frakes. <i>La Tosca</i> avec Sigmund Cowan et Marilyn Richardson. Cathédrale St. Peter. Office anglican.	
CHAPITRE 12. <b>L'île de Dunk (14–18 juin)</b> .....	35
Petit avion depuis Cairns. Repos, fruits de mer et plage.	
CHAPITRE 13. <b>Sydney, New South Wales (18 juin – 11 juillet)</b> .....	37
Mike et Terry Hirschhorn. Broken Bay. Gemeni Hotel à Randwick. L'opéra. Le <i>Queen Victoria Building</i> . Sydney Tower Buffet. Blue Mountains. <i>Die Meistersinger von Nürnberg</i> à l'opéra de Sydney.	
CHAPITRE 14. <b>Le retour à Adelaide (12 – 15 juillet)</b> .....	44
Comité d'accueil. Quality Inn à North Adelaide. Nombreuses invitations. Le rayonnement d'Anne. Dominique au Colloque Australasien.	
CHAPITRE 15. <b>La Nouvelle-Zélande (15 – 23 juillet)</b> .....	46
En route pour Auckland. La beauté du site. Bay of Islands. Le <i>Duke of Marlborough Hotel</i> . Rotorua. Les danses Maori. L'agrodome.	
CHAPITRE 16. <b>Rarotonga-Cook Islands (22 – 27 juillet)</b> .....	55
On gagne un jour. Edgewater Resort. Le culte. Le tour de l'île.	
CHAPITRE 17. <b>Tahiti (28 – 30 juillet)</b> .....	60
Hôtel Royal Papeete. Les trucks. Ferry pour Moorea.	

## UN TOUR DU MONDE

CHAPITRE 18. <b>Los Angeles (31 juillet)</b> .....	65
Une simple étape.	
CHAPITRE 19. <b>New York (31 juillet – 1er août)</b> .....	66
En route pour Hoboken, New Jersey. Milos Dostal (1939-2013).	
CHAPITRE 20. <b>Princeton (mois d'août)</b> .....	68
Début des travaux de recherche avec Doron. Dîner à <i>The Inn at Phillips Mill</i> . Herb et Ruth Wilf. Rencontre avec Bob et Manuelle Diamond, Ints et Elizabeth Silins, Berenice Jones.	
CHAPITRE 21. <b>Montréal (1 – 5 septembre)</b> .....	71
Séjour chez les Joffe. Une longue amitié et toujours une étape privilégiée	
<b>Conclusion</b> .....	72
<b>Ekhad and the Master</b> .....	73
Reproduction de l'hommage à Doron Zeilberger, fait en 2010	

DOMINIQUE ET ANNE FOATA

## Un tour du monde (Printemps-été 1993) Dominique et Anne Foata

### Une introduction

Un tour du monde, nous en rêvons tous, mais lequel faut-il faire? Au moins, faut-il suivre un grand cercle de la terre; se traîner le long d'un parallèle, ça ne compte pas. Il s'agit donc d'attraper au moins un point voisin de notre antipode. Va donc pour la Nouvelle-Zélande, ou l'une des îles du Pacifique, qui lui est proche. Cependant, où s'arrêter en chemin? Quelles sont les compagnies aériennes qui proposent des parcours et surtout des prix intéressants?

Bien sûr, internet après beaucoup d'écrans visités, va avoir la réponse. La paire de compagnies aériennes, Air New Zealand–Singapore Airlines propose un prix raisonnable. Il faudra naturellement prendre scrupuleusement leurs lignes propres. Nous avons bien pensé nous arrêter en chemin à Dubai, pour faire un saut à Oman, où résidaient nos amis Wilks dans leur école internationale, mais depuis la guerre du golfe (la première!), Singapore Airlines ne s'y arrête plus et propose un vol direct de Francfort à Singapour. S'arrêter à Madras avait aussi été envisagé; je pouvais passer quelque temps là-bas dans leur Mathematical Research Institute. Il aurait fallu alors revenir en arrière depuis Singapour. Finalement, nous optons pour un arrêt en Australie, avant de rejoindre la Nouvelle-Zélande. La suite du voyage fait partie d'une autre histoire.

En 1988, juste avant de prendre pour moi la direction du département de mathématique de Strasbourg (l'UFR, dans sa dénomination de l'époque), nous avons passé un semestre à Philadelphie, en visite à Drexel University, suivant l'invitation qui m'avait été faite par Doron Zeilberger. Nous avons ensemble rédigé, puis publié, un article sur la statistique de Denert.<sup>(1)</sup> En 1992, j'avais reçu un courrier de Robert Clarke, de l'Université d'Adelaide, contenant une démonstration courte de l'un des résultats de cet article. Il en a tiré une note,<sup>(2)</sup> qu'il a publiée plus tard. Il est toujours réjouissant d'avoir au moins un lecteur de vos œuvres, en plus dans un tel pays

---

<sup>(1)</sup> Foata, Dominique; Zeilberger, Doron Denert's permutation statistic is indeed Euler-Mahonian. *Stud. Appl. Math.* 83 (1990), 31–59.

<sup>(2)</sup> Clarke, R. J. A short proof of a result of Foata and Zeilberger. *Adv. in Appl. Math.* 16 (1995), 129–131.

lointain ! Il devenait naturel d'aller là-bas et de collaborer avec ce nouveau partenaire, d'autant plus que l'étude entamée avec Doron Zeilberger méritait d'être poursuivie.

Contacté par courriel, Robert Clarke a réagi avec enthousiasme à cette idée de ma venue à Adelaide pour quelques mois. La première étape de notre tour du monde était ainsi fixée. Il restait à déterminer la suite : Sydney, visite de la barre de corail, les îles du Pacifique, la Côte Est des États-Unis et Princeton, où Doron m'attendait pour le mois d'août. Comme on le verra par la suite, mon séjour à Adelaide a été assez fructueux : ensemble avec Robert Clarke, nous avons rédigé (et publié) quatre articles sur le Calcul Eulérien.

Ayant terminé mon mandat de directeur d'UFR le 30 septembre 1992, je pouvais prétendre à ne pas assurer de cours à Strasbourg de mars à juin 1993, mon traitement total étant assuré. Pour Anne, c'était plus difficile. Elle a dû prendre un congé sans solde, ses collègues n'étant pas prêts à lui faciliter la tâche, l'un d'entre eux lui disant : "Tu pars encore une nouvelle fois en Amérique ?" "Non," répond-elle, "cette fois en Australie."

*Notre billet "tour du monde"*. — On découvre qu'on ne peut faire qu'une arrivée dans un pays donné et qu'une sortie de celui-ci. Les trajets à l'intérieur d'un pays étranger à la Nouvelle-Zélande et Singapour ne font pas partie du "package." Il nous faut donc acquérir en plus des billets pour voyager à l'intérieur de l'Australie. De plus, les vols depuis les îles du Pacifique ne vont qu'à Los Angeles, d'où l'on peut repartir directement pour... Francfort. Comme on veut aussi s'arrêter sur la côte Est des États-Unis, il nous faut donc acheter en plus un billet Los Angeles-New York. En revanche, notre billet "tour du monde" prend en charge les vols New York-Montréal et Montréal-Francfort.

Enfin, nos pérégrinations aériennes seront les suivantes :

- 5-6 mars 1993 : Frankfurt-am-Main — Singapore ;
- 11 mars 1993 : Singapore — Adelaide ;
- 14 juin 1993 : Adelaide — Cairns, puis Cairns — Dunk Island ;
- 21 juin 1993 : Dunk Island - Cairns, puis Cairns - Sydney ;
- 11 juillet 1993 : Sydney — Adelaide ;
- 15 juillet 1993 : Adelaide — Auckland ;
- 23 juillet 1993 : Auckland — Rarotonga (Cook Islands) ;
- 27 juillet 1993 : Rarotonga (Cook Islands) — Papeete (Tahiti) ;
- 29-30 juillet 1993 : Papeete (Tahiti) — Los Angeles ;
- 31 juillet 1993 : Los Angeles — New York, La Guardia ;
- 31 août 1993 : Newark — Montréal ;
- 4-5 septembre 1993 : Montréal — Frankfurt-am-Main.

## UN TOUR DU MONDE

*Nos points d'ancrage.* — Comme on peut le lire dans la liste précédente, ce tour du monde, qui a duré six mois, a comporté trois mois de résidence à Adelaide (11 mars-14 juin 1993), trois semaines à Sydney (21 juin-11 juillet), un mois à Princeton (le mois d'août). Dans chacun de ces lieux, nous étions attendus; nous avons voyagé, certes, mais surtout séjourné dans plusieurs lieux. Avant d'entreprendre ce tour du monde, Anne avait parlé avec Me Oster, le président du Cercle Richard Wagner de Strasbourg, qui lui avait conseillé de prendre contact avec Christine Rothauser, une Française établie à Adelaide, elle-même présidente du même Cercle. Bien lui en prit, car c'est vraiment cette dernière qui nous a ouvert les portes d'une société cultivée et agréable dans cette ville d'Adelaide.

Brian et Suzanne Wilks nous avaient donné les références d'Alan et Helge King, qui habitaient aussi Adelaide. Le premier avait été directeur de l'école internationale à Addis-Abeba, où Brian était professeur. Avec la recommandation de René Rohr, un voisin et ami de la famille Laugel à Strasbourg, nous devions aussi rencontrer Margaret Folkard, spécialiste comme lui des cadrans solaires. Enfin, pour les mathématiques, je pouvais aussi compter sur Robert (Bob) Clarke. Quant à Sydney, c'est Mike Hirschhorn, un mathématicien rencontré à plusieurs occasions, notamment à Oberwolfach, qui a bien voulu nous guider durant notre séjour. Notre arrêt final à Princeton deviendra un classique. Avec Doron, je vais poursuivre des recherches en commun durant les étés des années 90 et le début des années 2.000.

## Chapitre premier

### **Heimat**

Nous partons de Strasbourg le jeudi 4 mars, l'avion décollant le lendemain en fin de matinée. Nous aurons donc une soirée confortable en Allemagne et une arrivée à l'aéroport de Francfort sans énervement. Notre Stef nous emmène dans la Civic. Ayant basculé l'un des sièges arrière, nous découvrons brusquement que tous les bagages tiennent et qu'il reste trois places assises. Comme nous avons le temps, nous nous proposons de passer par Trèves et le Hunsrück. Ma famille a passé tout l'été 1953 à Trèves, il y a déjà quarante ans, mon père étant en garnison. C'est là-bas que Marie Rose a rencontré Jean-Bernard, son futur époux. Je retrouve facilement la Porta Nigra, le vestige romain : c'est facile, c'est indiqué partout. Retrouver ensuite la *Untere Glockengiesserstrasse* ("la rue basse du fondeur de cloches") où était notre maison est plus délicat. D'abord les bords de la Moselle ont été différemment aménagés, et de la rue déjà mentionnée, il ne reste plus d'"untere," seul un bout de rue subsiste encore. Je demande à un passant, qui me dit que le quartier a beaucoup changé et en effet, il y a des grues partout. Nous pouvions bien avoir un logement de fonction dans une Allemagne encore occupée, mais pas vraiment, on parlait déjà de FFA, puisque, en égale réciprocité, ce passant avait été en France pendant la guerre et en avait gardé un excellent souvenir. Son français était excellent et il a tenu à me chanter "Ma Normandie."

Je n'ai donc pas retrouvé de maison. Ce n'est pas la première fois. Comme dit Anne, les gens sans terroir ne peuvent jamais rien retrouver. Le plus terrible avait été, il y a quelques années, de ne pas retrouver la grosse maison de meulière du Fort d'Aubervilliers. Avec des murs d'un mètre d'épaisseur, on pouvait bien penser que cette maison durerait toujours. Pas du tout, elle avait été rasée. Quelle énergie on avait dû dépenser pour l'abattre !

Puisqu'on ne retrouve rien de notre passage à Trèves, essayons d'avoir une impression physique du Hunsrück. C'est l'un des massifs primaires, avec l'Eifel, l'Unterwald et le Taunus qui entourent Coblenze, la Moselle et le Rhin. Le Hunsrück est au sud, l'Eifel à l'ouest, l'Unterwald au nord et le Taunus à l'est. Le Hunsrück c'est aussi la région où se passe "Heimat," le téléfilm d'Edgar Reitz, en quelque vingt-sept épisodes, qui nous a tant enchantés. L'action se passe principalement à Schabbach, un village mythique qui s'est enraciné dans l'un des villages du Hunsrück,

## UN TOUR DU MONDE

dont je ne sais plus le nom. C'est dommage, car nous y serions allés.<sup>(3)</sup> En revanche, nous prenons au sortir de Trêves, la route stratégique, qu'Otto, le charmant ingénieur et compagnon de Maria (aussi le père d'Ernst), dans la série télévisée, construisait à la fin des années trente. La route s'appelle désormais "Hunsrückerhochstrasse". Beaucoup de neige encore. La route est à une voie dans chaque sens, ne traverse pas de village, mais son encombrement fait que nous restons longtemps derrière des camions avant de les doubler. Notre Stef s'énerve devant ce genre d'exercice. C'était notre lot autrefois et notre sport favori, lorsqu'il n'y avait pas d'autoroute. L'hiver transforme le Hunsrück de notre imaginaire, mais certains paysages sont bien conformes à notre mémoire.

Nous quittons cette route stratégique à mi-parcours pour la direction de Francfort. Il faudrait s'arrêter à Simmern : c'est la petite ville où habite le personnage du bijoutier, dans la série télévisée, le mari de Paula, la sœur de cet imbécile d'Eduard. Tant pis, nous continuons et il faut négocier notre arrêt pour la nuit. Trouver la petite auberge de village dans une région aussi urbanisée que la région de Francfort est une gageure. Pourtant, nous nous arrêtons dans le faubourg de Florsheim, dans le Kreis MTK ("Main Taunus Kreis"), le Kreis de la voiture de service de Hans Lottig. Nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de l'aéroport.

Le vendredi dans l'auberge est jour de liesse : on tue le cochon, plutôt on sert la nouvelle charcuterie. Il y a une *Schlachtplatte* qui n'est offerte que le vendredi. Anne se sent chez elle. Il est vrai que c'est aussi ça la civilisation que de venir célébrer à intervalles réguliers les moments de la vie à l'aide de bons repères.

Le lendemain, nous sommes très vite à l'aéroport. Notre Stef se sort bien de l'épreuve de garer la voiture dans le Tiefgarage et de nous retrouver. Deux bonnes heures à l'avance, mais comme il faut marcher au loin, même à l'aide des tapis roulants, ce n'est pas de trop. Stef nous quitte le cœur gros.

---

<sup>(3)</sup> Ces vingt-sept épisodes ne concernent que la première saison. Elle a été suivie d'une seconde saison, qui se passe à Munich et de la troisième sur la rive gauche du Rhin. Nous avons pu acquérir les dvd des trois saisons, en langue allemande et patois du Hunsrück, avec des sous-titres français. Une des grandes séries télévisées, à l'égal des sublimes séries anglaises.

## Chapitre 2

### **En route pour Singapour**

Naturellement, l'avion est plein. C'est l'un de ces monstrueux Boeing 747. Nous avons demandé une "aisle" et la place à côté, sans penser que le long des hublots, il y avait trois places et non pas deux. Nous voilà donc coincés à la place du hublot et à la place du milieu. Le Chinois qui occupe l'aisle n'a pas l'intention de changer. On le comprend. Le service de Singapore Airlines est excellent, la nourriture reste très internationale. Les hôtesse portent de très jolis sarongs, sont très mignonnes et relativement menuës. On peut se demander, au fond, si elles sont très efficaces. Les Européennes sont plus costaudes et plus rapides. Dans ce genre de vol, on est toujours en train de vous donner à manger. Il y a deux films, plus des films de courte durée. Il reste toujours difficile de dormir, moins à cause du confort, pourtant limité en classe touriste, qu'à cause du décalage. Treize heures de vol, sans escale, sept heures de décalage, on part à 11h30 pour arriver à 7 heures du matin (heure locale). On court toujours après la nuit qu'on ne récupère pas. Comme pour Philéas Fogg, à faire le tour du monde dans cette direction, on gagne un jour de vie!

L'aéroport de Singapour ressemble beaucoup à celui de Francfort ; il est bâti sur l'emplacement de l'ancien camp de prisonniers des Japonais de Changi. Une chaleur moite, mais au fond supportable. Il faut récupérer ses bagages, aller à l'endroit de ralliement où tous les bénéficiaires des "packages" se retrouvent. Le prix de l'hôtel inclut les deux voyages de et vers l'aéroport. On peut penser que les hôtels chics que nous prenons vous envoient leur propre limousine et s'occupent de tout. Non, ici tout est mis en commun. Il faut donc se traîner d'arrêt en arrêt sur le parc à autobus de l'aéroport pour trouver le bon bus. On est guidé certes, mais cela fait colonie de vacances pour adultes.

Finalement, après deux bonnes heures, peut-être même trois, on nous dépose au Marina Mandarin. L'autoroute de l'aéroport est splendide, bordée de fleurs partout. Tout de suite, on a cette impression de netteté que le gouvernement local essaie de donner à la ville. Je reviendrai plus loin sur l'histoire récente de Singapour.

Le Marina Mandarin est tout neuf, sorte de vaisseau triangulaire de vingt étages, entourant une immense aula, autour de laquelle les chambres se distribuent sur des mezzanines. C'est très beau. Les ascenseurs sont accrochés à l'extérieur de grands poteaux à l'intérieur de cette aula et glissent sans bruit. Nous n'aurions pas vu le Regency Hyatt d'Atlanta en

## UN TOUR DU MONDE



1972, le premier de ce genre bâti sur ce modèle, nous aurions admiré sans réserves. Du déjà vu. Les chambres sont vraiment spacieuses et donnent vers l'extérieur, la porte s'ouvrant sur la mezzanine de l'étage. La salle de bains est en beau marbre, il y a baignoire et douche à part. C'est beau.

Ce samedi 6 mars, après ce long vol et les tribulations à l'aéroport, nous sommes épuisés. Anne a même dormi tout de suite, s'est levée, a eu quelques velléités de sortir et s'est recouchée.

Photo no. 1 : L'aula du Marina Mandarin

En début d'après-midi, je suis allé reconnaître l'endroit d'où partent les autobus pour Malacca. Toute une expédition. On m'a bien indiqué quatre endroits, chaque fois erronés. Sans doute, chaque communauté, chinoise, malaise, indienne, a ses propres circuits et ne s'intéresse pas aux circuits du voisin. Après une heure trente d'errance dans la ville, je trouve cette fameuse station de bus, bien discrète.

Malacca est à 250 kilomètres de Singapour. Le billet d'autobus coûte onze dollars singapouriens, soit quarante francs, à peine. Ce n'est pas cher. Au retour de la station, j'expérimente le métro. Somptueux.

### Chapitre 3

#### Malacca

Presqu'île de Malacca, on a toujours connu ce nom, on l'a repérée sur les cartes géographiques, sans situer vraiment la ville qui lui a donné le nom. Comme nous ne voulions pas rester cinq jours et quatre nuits à Singapour, nous nous sommes proposés d'aller dans cette ville au nom clinquant, . . . en autobus, pour voir aussi la forêt tropicale malaisienne. La forêt est bien là, mais sur les 250 kilomètres, il y a des maisons dispersées tout le long. Nous passons la frontière à Johor Bahru en Malaisie. Voir photo no. 2.

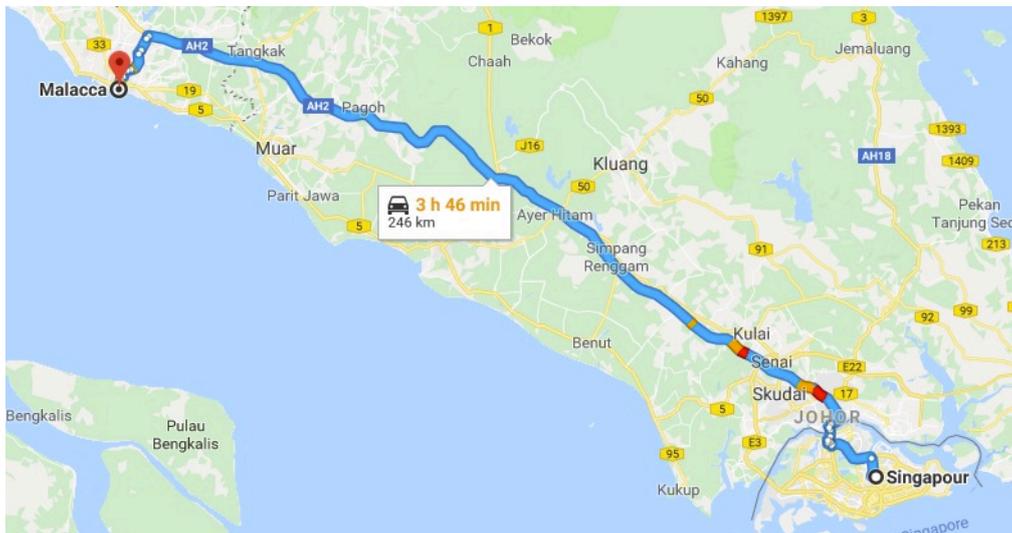


Photo no. 2 : Singapour-Johor Bahru-Malacca



Photo no. 3 : L'embarquement pour Malacca

Il faut savoir que Singapour est le sabot de la jambe du cheval que constitue la presqu'île de Malacca. C'est un bout de Malaisie qui s'est détachée de la

## UN TOUR DU MONDE

Fédération malaise en 1965, je crois. Ces braves gens ont donc reconstitué une frontière. Comme pour Kehl autrefois, il faut descendre de l'autobus, remplir un formulaire, le rendre, se faire tamponner son passeport et reprendre l'autobus un peu plus loin. Les choses se font très vite. Il faut aussi acheter des dollars malaisiens (les ringits), qui valent deux francs cinquante, ceux de Singapour valant trois francs cinquante.

Cinq heures d'autobus. Pas pénible. On s'arrête pour une demi-heure devant un immense hangar ouvert, contenant petit super-marché et un long stand de mets orientaux, malais et chinois. On choisit ce que l'on veut et se restaure à l'une des nombreuses tables du hangar. Ce n'est pas très différent des bus stops d'Amérique, où l'on s'arrête après quatre heures de Greyhound.

En Malaisie, on entre dans un pays musulman. De nombreuses petites mosquées tout le long. Les écoliers portent tous un uniforme : les jeunes filles non-musulmanes, chemisier blanc et jupe bleu turquoise, celles qui sont musulmanes ont le pantalon bleu turquoise et le voile qui couvre les cheveux, mais non le visage, blanc. Cela fait plein de petites madones de Fra Angelico qui sortent de l'école. Les garçons sont en culotte foncée et chemise blanche impeccable. Nous savons, par ailleurs, que leur gouvernement fait un gros effort pour l'éducation.

A Malacca, nous descendons dans le plus bel hôtel, le Ramada Renaissance. Nous avons pris une réservation depuis Strasbourg. Curieusement, on nous fait une remise, quand je leur dis que la réservation n'avait pas fait mention du service et de la taxe en plus à payer. Ce qu'ils appellent "plus, plus." Le hall de l'hôtel est splendide, les chambres moins luxueuses que celles du Marina Mandarin. Nous prenons nos quartiers pour deux nuits successives, ce qui nous laisse le temps de voir les lieux tranquillement.



Photo no. 4 : Le trishaw



Photo no. 5 La fête chinoise

Comme le suggèrent les trois guides sur la Malaisie que nous avons emportés avec nous, nous allons prendre notre dîner sur le front de mer. Il y a là de nombreuses gargottes en plein air, qui servent toutes sortes de sea-food. Il n'y a pas de problème à goûter la nourriture en Malaisie. Il faut seulement bien contrôler ce que l'on boit. De front de mer, il n'y en a plus, car la mer s'est retirée cinq cents mètres plus loin. Nous faisons notre première expérience de déplacement en trishaw, les side-cars à bicyclettes (voir photo no. 4). Pour Anne c'est l'idéal. Dans le centre ville, on prend simplement tous les gaz d'échappement en pleine figure.

Le soir, la population locale chinoise fait une retraite aux flambeaux, avec chars fleuris, pour fêter je ne sais quelle déesse (voir photo no. 5). On sent bien que chaque communauté veut affirmer sa présence. Si les Chinois ont la majorité à Singapour (74 ou 78 pour cent), ils sont minoritaires en Malaisie. La vie en harmonie dure longtemps, puis s'arrête brusquement. On se met à se taper dessus. Prenons l'exemple du Liban, qui était un havre de paix pendant de nombreuses années. Pourquoi donc les chrétiens et les musulmans se mettent-ils à se battre? En Inde, on a le même problème. Brusquement, il y a un vent de folie contre les Hindous, ou contre les Musulmans. En cas de difficulté, chaque peuple a besoin de son Antigone pour le sacrifice expiatoire. Pendant longtemps, nous avions les Juifs. Qu'allons-nous sacrifier quand les peuples immigrés chez nous voudront affirmer quelque autonomie culturelle? Souhaitons une assimilation radicale.<sup>(4)</sup>

La Malaisie a encore une minorité qui prétend être de culture portugaise, et qui est chrétienne. Elle est très métissée avec les Malais. Pourtant, on lisait dans le journal local, que cette minorité revendiquait le droit de faire partie à part entière de je ne sais quel parti, qui jusqu'ici veut les ignorer.

L'Islam de cette région semble raisonnable. La Malaisie se compose de dix-sept sultanats. Les sultans de chaque province se réunissent tous les cinq ans pour élire un roi parmi eux. Pourquoi pas? Voilà un bon moyen d'élire un président de la république. Nos vingt-deux régions devraient envoyer comme grands électeurs le président de la région. On nous distribue le journal du dimanche : le "The New Straits Times." "Strait," pour détroit. Malacca n'est qu'à quelques kilomètres de Sumatra. On s'y rend en ferry en quatre heures. Ledit journal est d'une lecture passionnante. On y a trouvé un long article sur le travail des femmes en pays musulman, avec des considérations précises sur la promotion de ce travail, une étude sur l'impuissance sexuelle, qui dit mieux? J'y ai même appris que Strasbourg avait été éliminé de la Coupe de France par Paris-Saint-Germain, par

---

(4) Cette assimilation fait partie du mythe français, issu de la Révolution. On adhère individuellement à la nation française. Combien de temps ce mythe perdurera?

## UN TOUR DU MONDE

un but obtenu quatre minutes avant la fin de la prolongation. Admirez la précision. Quant au tournoi des cinq nations en rugby, l'Angleterre et l'Irlande ont gagné. La France ne jouait pas.

Le lendemain, lundi 8 mars, nous partons visiter le quartier chinois de la ville. Le mieux conservé de toute la Malaisie, nous dit-on. En effet, on se retrouve dans le décor du film "L'amant," qui était sensé reproduire la ville chinoise jumelle de Saïgon, qui s'appelait Cholon. Les maisons ont un étage, donnent sur un caniveau profond. Au rez-de-chaussée, se trouve, soit le magasin, soit l'atelier de l'artisan; à l'étage, l'habitation de la famille. C'est l'Eco-Musée vivant. Il y a encore des forgerons, des bijoutiers, des tailleurs. C'est aussi bien crasseux. Le monument essentiel à voir est le temple bouddhiste, où les fidèles viennent brûler de l'encens en agitant leurs brindilles allumées. Nous revenons en trishaw.

L'après-midi, je pars seul à la découverte du centre dit historique. Une ruine d'église des Portugais, où Saint-François-Xavier avait été enterré une première fois. Son corps repose désormais à Goa, en Inde. On trouve aussi le palais du sultan réaffecté en musée. Très pédagogique, une autre maison construite par les Hollandais. La domination coloniale a été successivement : portugaise, hollandaise, puis anglaise. Ce n'est pas l'Italie, mais le tout se voit bien, et il y a un gros effort pédagogique pour expliquer l'histoire. Malacca n'est pas l'étape à ne pas manquer dans un voyage en Asie. Je rappelle qu'il s'agissait simplement de couper la monotonie singapourienne.

Le soir, nous dînons dans le restaurant de l'hôtel. C'est le Ramadan. A 7h25, l'un des garçons se promène avec une ardoise indiquant l'heure précise et sonne une fois de la cloche pour annoncer le coucher du soleil. Les familles musulmanes entrent alors pour leur dîner. Le public de l'hôtel est fait de groupes de touristes, des touristes individuels (les agences de voyages, mauvais princes, disent alors qu'ils font du "tourisme sauvage") d'hommes d'affaires. Le personnel est très stylé, et extrêmement attentif et courtois.

Le journal du mardi contient tout un feuillet sur les ordinateurs. Le directeur d'IBM pour le Sud-Est asiatique est un Malais, on nous l'annonce dans les bonnes nouvelles. Il est clair que la Malaisie fera aussi bien que Singapour. En plus, elle a le pétrole, mais, en revanche, doit surmonter le handicap de l'Islam, qui refuse à ses fidèles le droit de prévoir. Retour à Singapour par l'autobus de la même ligne. Le billet ne coûte que onze dollars malaisiens cinquante, soit 29 francs. C'est encore moins cher qu'à l'aller. Recérémonie à l'immigration et à la douane en entrant dans Singapour.

## Chapitre 4

### Le retour à Singapour

Le 9 mars 1993, de retour à Singapour, cinq heures et demi de voyage en autobus depuis Melaka ou Malacca. Comme le recommandent les guides, nous nous proposons de prendre le dîner au Raffles, l'endroit historique de Singapour. L'hôtel vient d'être restauré, dans le plus strict style colonial, en marbre blanc, comme le palais d'un rajah. Pour mieux coller au mythe, le bellman est un sikh, en magnifique costume blanc, sorti tout droit d'un roman de Kipling. C'est l'endroit le plus cher de tout Singapour. Le prix des chambres varie de six cents dollars singapouriens à deux mille dollars! L'hôtel ne figure pas dans les packages des classes économiques, évidemment. Finalement, nous dînons au restaurant chinois du Raffles, The Empress. Excellent, c'est sûr. Pas excessivement cher. Le décor est comme il se doit très classe. Les serveuses portent ces petites redingotes chinoises, comme on le voit dans Tintin.



Photo no. 6 : Le Raffles à Singapour

Faire le tour de l'hôtel après le repas épuise toutes les réserves d'Anne. Nous revenons à notre hôtel, le Marina Mandarin, en trishaw. Ce ne sont pas des pousse-pousses, mais des bicyclettes à side-car. C'est très agréable le soir, le pauvre cycliste appuie sur les pédales. Les montées lui sont interdites, mais Singapour est une ville plate.

Le 10 mars 1993, dernier jour de Singapour. Nous faisons valoir notre droit au tour de la ville en autobus. Cela fait partie du package. Nous optons pour l'"heritage tour." Comme Singapour est toute nouvelle, nous nous demandons bien ce que l'on va nous montrer. En fait, pas grand'chose de vieux évidemment. Pourtant le tour ne manque pas d'intérêt : on

nous montre d'abord la "small India." Les magasins, grands bazars de toutes sortes sont au rez-de-chaussée, les habitations à l'étage, ou aux deux étages. C'est évidemment peuplé d'indiens, ceux-ci représentent seulement sept pour cent de la population de l'île. On nous montre ensuite la mosquée du Sultan, bâtie entre les deux guerres. Assez spacieuse. Nous tombons en plein ramadan, mais il ne se trouve ce matin-là que peu de fidèles. Bien sûr, rien de commun avec El-Aqsa, mais cela peut se voir. Quatorze pour cent de la population est malaise, et la totalité de ceux-ci sont musulmans. Les Indiens de l'île – essentiellement des Tamouls – se partagent entre hindous et musulmans. La grosse majorité de la population de l'île est chinoise (soixante-dix-huit pour cent). Cela fait-il cent pour cent ? Les Chinois sont taoistes ou bouddhistes, ils viennent surtout des provinces méridionales de la Chine. Trois millions d'habitants dans l'île, qui est un rectangle de 45 km sur 35 km. Une sorte de Berlin d'avant le mur, où les gens vivent dans les high-rise buildings que le gouvernement leur construit. Peu à peu les taudis ou maisons traditionnelles disparaissent. On en voit d'ailleurs très peu. Le guide nous dit qu'il n'y a pas de sécurité sociale, qu'il faut payer tout ici, mais qu'il n'y a pas de chômage non plus. On sent une volonté farouche de s'en sortir. Si les autres Chinois de la planète se mettent à ce credo, il ne nous restera plus qu'à faire des commentaires sur notre sécurité sociale et son déficit !

Le gouvernement a une poigne de fer, il a réussi, en particulier, à ce que les Chinois s'abstiennent de cracher dans les lieux publics. Il est interdit de fumer et de manger dans le métro. Celui-ci est tout neuf, magnifique, de conception anglaise : la tranche des voitures est octogonale, comme à Londres, on paie suivant la distance parcourue. Les changements de ligne se font sur le même quai, toujours : pour prendre une correspondance, disons vers le nord, on descend à la station, disons A ; si on se dirige vers le sud, on descend à la station, disons B, qui est juste avant la station A, ou juste après. Entre A et B, les deux lignes se sont entre-croisées pour permettre ces transferts sans couloirs. S'il n'y a pas de train à la station, celle-ci est fermée par des cloisons transparentes et des portes. A l'arrivée des trains, les portes de ces cloisons s'ouvrent, juste devant les portes des trains elles-mêmes. La correspondance est parfaite, à cinq centimètres près. Comme pour le RER, on introduit son ticket dans un contrôleur automatique qui vous le rend, mais pour sortir, il faut représenter son ticket qui est avalé. S'il ne correspond pas à un trajet permis, il faut payer le complément à l'employé de garde. Pas de tricherie. Le métro de Paris pourrait prendre des leçons, où la resquille est bien de dix pour cent, quinze pour cent ?

Pour limiter le nombre de voitures sur l'île, le gouvernement taxe lourdement celles-ci. Comment pourrait-il faire autrement. La place est limitée. Il faudrait calculer la densité au kilomètre carré. Il paraît que si tous les

franciliens prenaient tous leurs voitures en même temps, la région parisienne serait paralysée définitivement. Autrement dit, la surface totale des voitures doit être égale à la surface utile de circulation des rues et routes. Je suis prêt à le croire. Il n'y a que deux moyens dissuasifs : la violence financière ou la violence corporelle. Les gouvernements doivent toujours osciller entre ces deux extrêmes.



Photo no. 7 : L'aquarelliste

Photo no. 8 : Le temple chinois

Revenons au tour. Après la mosquée, on nous montre le plus vieux temple chinois de la ville (voir photo no. 8). Rien de particulier. Le plus pittoresque était ces adolescents chinois (voir photon no. 7) qui, accroupis, reproduisaient des parties du temple à l'aquarelle. Le tour se termine dans la fabrique des bijoux. C'est comme à Murano ou à Burano : on voit les gens travailler à la taille et on vous montre un immense hall d'exposition pour vous inciter à l'achat. On nous raccompagne à l'hôtel. Le tout en trois heures et demi. Aucun surmenage intellectuel, ni culturel, mais il faut le faire pour se faire une idée du courage de ces petites nations asiatiques, qui veulent laisser derrière elles la pauvreté.

L'avion est tard dans la soirée et nous sommes peu enclins à repartir à l'aventure. L'activité reine à Singapour est la fréquentation des centres d'achat, les shopping centers. Il y en a partout, même un dans les trois premiers étages de notre hôtel, le Marina Mandarin. Le Lim Sim Square est spécialisé dans la micro-informatique. Impressionnant, cinq étages de devantures électroniques, mais seulement deux "Apple dealers, authorized," comme on dit. Le plus impressionnant dans la visite de ce bout d'Asie est de voir que le monde s'uniformise : l'habillement, les boutiques, les grandes marques, les chaînes de fast food...

## Chapitre 5

### L'arrivée en Australie

En six heures, on va de Singapour à Adelaide. L'avion survole Java rapidement, puis un peu l'Océan Indien. La plus grande partie du vol se fait au-dessus de l'Australie. Ce dernier mercredi 10 mars, nous n'avons pas fait grand'chose à Singapour. Anne est restée tranquillement à l'hôtel, et je suis simplement allé dans la ville acheter des adaptateurs pour les prises de courant australiennes. Ici, les prises ont deux fentes obliques, celle de gauche orientée SO-NE, celle de droite SE-NO. On achète pour deux dollars singapouriens des adaptateurs : à l'un des bouts, on a une prise femelle européenne, à l'autre bout une prise mâle australienne. Parfait. Le courant est de 220 volts, comme partout, sauf en Amérique.

Notre transbordement à l'aéroport de Singapour est cette fois un peu plus personnalisé. On arrive deux bonnes heures avant le décollage, pour entre autres visiter le duty-free de l'aéroport. Comme tout le monde le sait désormais, ces duty-frees sont des attrape-couillons. Pourtant Singapour a mis le paquet : c'est immense, on y trouve de tout. Les remises sont toutefois assez peu importantes. Il faudrait comparer la proportion de population singapourienne attachée à leur compagnie d'aviation avec la proportion de la population française dépendant d'Air France. On sent bien que sans le commerce, ces braves gens ne survivraient pas. Toute leur énergie est attachée à la promotion des ventes.

Le vol Singapour-Adelaide semble être la continuation du vol Paris-Singapour. Si donc on veut faire la route sans arrêt prolongé à Singapour, il faut supporter treize heures de vol de Paris à Singapour, cinq heures d'arrêt à Singapour, puis encore six heures entre Singapour et Adelaide. On est épuisé pendant plusieurs jours.

Le contrôle de l'immigration est un peu tâtilon, mais assez rapide. Il faut déclarer le montant des devises qu'on apporte avec soi. A la sortie, nous attrapons tranquillement un taxi. Pour dix dollars, on nous amène à destination. Dix dollars, c'est quarante francs. Ce ne sont pas les prix de Strasbourg. Kathleen Lumley College se trouve au sud de North Adelaide, au bord de la ceinture verte qui sépare le centre d'Adelaide de North Adelaide (voir photo no. 9). On arrive à sept heures et quelques minutes, et tout le monde dort encore. Après quelques péripéties, je finis par trouver une enveloppe qui m'est destinée dans la boîte à lettres du salon du Collège, qui est ouvert. Les clés de l'appartement s'y trouvent. Attendant au Collège, on trouve six bungalows – il faut bien les appeler tels, ils sont construits à ras de terre, sans étage, le toit est en tôle ondulée, mais les murs sont en briques.

## DOMINIQUE ET ANNE FOATA

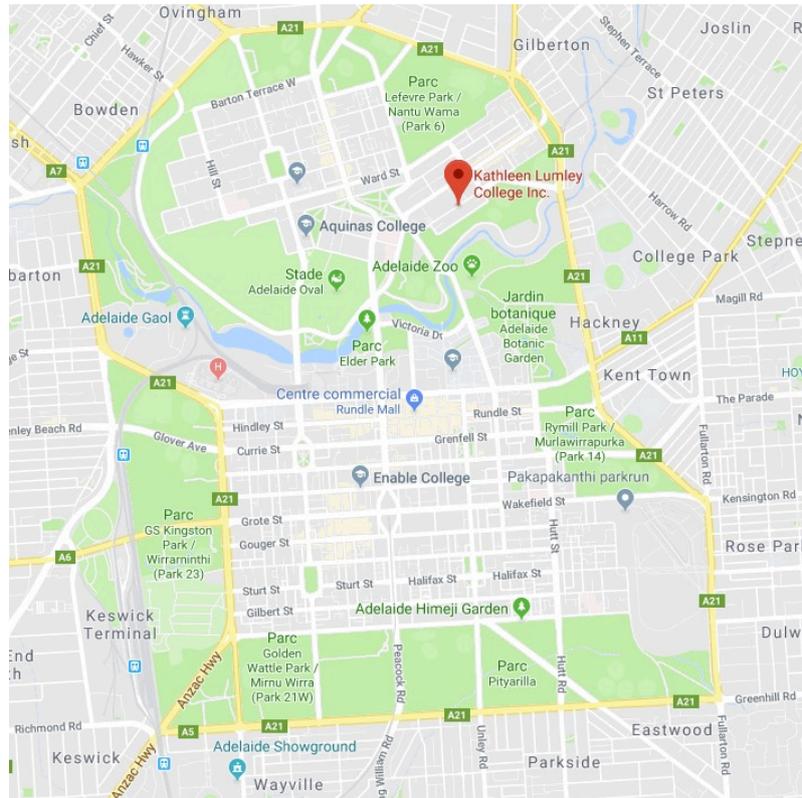


Photo no. 9 : Le plan d'Adelaide

On nous a alloué l'unit 31. On y trouve trois pièces en enfilade : un jardin d'hiver, sur lequel débouchent salle de bains (ou plutôt de douche) et cuisine, une pièce intermédiaire (un bureau) et une chambre à coucher. Ces deux dernières pièces sont vraiment grandes, au moins quatre mètres sur quatre mètres et ont bien trois mètres cinquante de plafond. Le bungalow donne sur deux rues, sur Finiss Street par une cour profonde, et de l'autre côté directement sur la ceinture verte.



Photo no. 10 : Lumley College



Photo no. 11 : l'Unit 31

## UN TOUR DU MONDE

Il ne faut jamais se décourager lorsqu'on arrive dans un nouvel endroit. Normalement personne ne va vous attendre avec le ban et l'arrière-ban, le tapis rouge. Il faut être prêt à s'adapter immédiatement. Passée la première impression de découragement, car il fait vraiment frais ce matin-là et l'appartement n'est pas chauffé, et comme chacun sait, Anne est une frileuse, les choses vont aller normalement. Dans ce collège, réservé aux étudiants de doctorat et aux *visiting academics* (comme nous), on est nourri le matin et le soir, sauf le dimanche. Le jeudi 11 mars au soir, nous voilà donc dans la salle à manger entourés de jeunes gens, de toutes les couleurs. Le personnel est très affable. De façon générale, les Australiens n'ont aucune agressivité et respirent la décontraction.

Je vais à l'Université ce matin-là. Du collège au campus, il faut traverser cette magnifique ceinture verte, succession de terrains de cricket et de *footy* (voir photo no. 9). Quinze minutes à pied fort plaisantes. Impossible pour Anne. Il faudra trouver une autre solution, quand elle voudra se rendre à la bibliothèque. Je rencontre Bob Clarke, la personne avec laquelle j'ai négocié ce séjour. Lui et le directeur du département sont très serviables. On m'alloue un bureau et un point d'entrée dans le réseau (je vais pouvoir communiquer par courrier électronique).

Il faut malgré tout beaucoup se débrouiller par soi-même. Je comprends bien que les gens, au bout d'un moment, ne veulent plus voyager. Cela prend une énergie de fer. Mon bureau est occupé par deux dames, une jolie Chinoise (qui est, en fait, australienne, puisque née à Darwin, en Australie, de parents chinois qui ont fui les persécutions périodiques infligées aux Chinois en Malaisie) et une dame de York University de Toronto.

Le vendredi 12 mars, je décide de louer une voiture pour trois mois. Ce n'est pas bon marché, mais que peut-on faire, je ne vais pas me lancer dans l'achat et la vente d'une voiture d'occasion. Nous sommes donc à la tête d'une jolie voiture Mitsubishi, montée en Australie, air conditionné et automatique (voir photo no. 12).



Photo no. 12 : La Mitsubishi

**Avertissement.** — Les prochains chapitres (de 6 à 13) ont pour source les notes prises par Anne durant notre séjour en Australie, décrivant les voyages locaux entrepris, ainsi que les rencontres avec tous ces charmants Australiens, qui nous ont si bien accueillis.

## Chapitre 6

### Les premières rencontres ou qui sont les Australiens ?

En effet, les premières personnes rencontrées sont de récents Australiens, ou des *hyphenated*-tels (comme des Franco-australiens). Un Australien de plusieurs générations, ça n'existe pas, sauf s'il est aborigène. Il n'y aura donc aucun dépaysement à retrouver cette vieille culture européenne parmi nos hôtes, et surtout faire connaissance avec cette dernière génération d'Européens, chassés par le nazisme. Il y en avait encore en 1993, mais sans doute plus guère aujourd'hui en 2019.

*Alan et Hilge King.* — Ce sont les amis de Suzanne et Brian Wilks. Anne leur avait fait signe dès notre arrivée et Helge était tout de suite venue au *College* pour faire notre connaissance. Alan était le directeur de l'école anglaise d'Addis Abeba, où Brian a enseigné à la fin des années soixante-début des années soixante-dix. Nous avons fortement sympathisé dès notre première rencontre, et avons été chaleureusement invités à plusieurs occasions, notamment pour goûter et apprécier tous ces bons vins d'Australie et d'ailleurs (Sauvignon de Nouvelle-Zélande, Riesling du Rhin, Cabernet Sauvignon de Wolf Bass, ...). Ils habitent un *suburb* d'Adelaide, appelé Joslin.

Alan était d'une famille entièrement Armée du Salut qu'il a abandonnée sans regret. Helge est d'origine berlinoise, très catholique. Le dimanche 28 mars, nous avons assisté à la messe dans la cathédrale St François d'Assise, où Helge officiait en qualité de diacre,

*Bob et Leonie Clarke.* — Robert John Clarke est donc l'aimable mathématicien d'Adelaide, qui m'a invité à passer ces quelques mois, et avec lequel j'ai pu bien avancer des travaux de recherche mathématique. Il a obtenu



son Ph.D. à l'Université de Warwick en Angleterre en 1969, sous la direction de J.A. Green. Il a un bon accent australien, sans doute venu enfant d'Angleterre avec ses parents après la guerre. Les immigrés britanniques de cette époque étaient appelés les *whinging poms* (on dirait : les "angliches qui se plaignent tout le temps"), pour la plupart des gens de la petite classe moyenne, à qui on avait promis la grande vie coloniale.

Photo no. 12a : Bob Clarke

Dès le samedi 21 mars, Bob et sa femme Leonie nous ont invités à dîner chez eux, dans le *suburb* Rostrevor. Autres invités, un vieux couple d'origine hongroise, les Sved, dont je vais parler plus loin et aussi un couple de l'île Maurice (Ray et Thérèse Cass). Nourriture délicieuse, comme ce sera souvent le cas en Australie, un "bip gourmand" ; soupe et fromage après le dessert, une fois qu'on a quitté la table, à la mode anglaise.

*Christine Rothauser.* — Sous la recommandation de Me Oster, Anne avait pu la joindre au téléphone. Elle nous a tout de suite invités à une réunion du Cercle Richard Wagner, où a été représentée une vidéo sur Bayreuth. Christine est française ; elle a un mari fort sympathique, qui s'est présenté comme le dernier Austro-hongrois (donc né, en principe, en 1916). Christine, début cinquantaine, se présente aussi comme une amie de Juppé ; a entrepris une thèse sur Marie d'Agout. Des activités nombreuses : enseignement du français, répétitrice d'opéras en plusieurs langues, elle est fort sympathique et tout à fait naturelle. Elle a rencontré Charles, son mari, pendant un voyage à Bali. S'entend bien avec les enfants, deux filles, de la deuxième femme de Charles, mais pas avec la fille de sa première. Christine habite à Medindie, un *suburb* d'Adelaide, dans une grande maison avec jardin, en compagnie d'une chatte, nommée Natacha.

*George et Marta Sved.* — C'est le vieux couple hongrois rencontré chez les Clarke en arrivant. Plus tard, durant notre séjour, ils nous emmèneront dans le Gorge Wildlife Park. On peut y voir des wombats, mais ils dorment dans la journée et ne présentent qu'une grande masse endormie aux visiteurs. Quelques wallabies tout petits. Nous y goûterons un Devonshire Tea très anglais. Extraordinaire Marta Sved,<sup>(5)</sup> arrivée sur le dernier bateau allemand qui a encore accepté de prendre des Juifs à bord (George avait quitté la Hongrie un ou deux ans auparavant), professeur de mathématiques dans des lycées, puis un doctorat à plus de soixante-dix ans. En fait, c'est elle qui avait apporté à Bob Clarke l'article décrit dans la note <sup>(1)</sup>. Elle avait séjourné à Philadelphie quelque temps en 1990 et avait rencontré Doron.

*Mimi et Kalman Vadasz.* — Un autre couple d'origine hongroise. Ils ont fui la Hongrie en 1949 et Mimi parle un joli français appris au Sacré-Coeur de Budapest. Ils participent aux activités du Cercle Richard Wagner. Nous avons pris l'apéritif chez eux. Ils habitent une splendide maison à Springfield, un autre des *suburbs* d'Adelaide. Rappelons que la ville elle-même est un carré de 1,6 km de côté, entouré de parcs et de terrains de sport ; tout autour les *suburbs*. Revoir photo no. 9. Kalman nous disait

---

<sup>(5)</sup> Les archives de Marta (1911–2005) et de George (1910–1994) sont déposées à la Bibliothèque de l'Université d'Adelaide, comme l'indique le site : <https://www.adelaide.edu.au/library/special/mss/sved/>

que lors de leur venue en qualité d'immigrants, un travail bien précisé leur a été imposé pendant deux ans. avant de pouvoir exercer leur profession.

*Caroline Stranks*<sup>(6)</sup>. — Un nom anglo-saxon, certes, celui de son défunt mari, qui était vice-chancelier de l'Université. Une amie de Christine Rothauser. Nous l'avons rencontrée chez celle-ci et avons beaucoup sympathisé par la suite. Elle est, en fait, d'origine autrichienne et aristocratique, probablement de la famille des Habsburg, une origine qu'elle sait élégamment cacher. Nous l'avons souvent rencontrée, en privé, durant les manifestations du Cercle Richard Wagner, dans sa *property*, comme elle disait, et comme on le verra plus loin, lors d'une excursion dans le célèbre domaine vinicole de la Barossa Valley.

*Anne et son contact avec la littérature australienne.* — En plus des échanges lors des rencontres avec les personnes citées plus haut — il y en aura d'autres qui seront signalées plus loin — Anne tient à se familiariser avec la littérature de ce continent. La bibliothèque de l'Université (Barr Smith Library) a remisé toute la littérature australienne dans les rayonnages 823A (sic), mais elle se sent incapable de trouver quoique ce soit par ordinateur, l'ancien fichier manuscrit ayant disparu, hélas. Elle s'asseyait donc tout près dudit rayonnage, à chaque visite. Je reproduis le commentaire de son journal :

Ma première lecture est celle d'une biographie de Patrick White (le Nobel australien) par David Marr (1991) et celle de l'ouvrage *The tree of man*. Je dois noter que Nevil Shute, Morris West sont australiens et Errol Flynn est né en Tasmanie, l'ancien *Van Dieman's Land* des bagnards. (cf. le livre de Marcus Clarke : *For the Turn of his Natural Life*). Mes lectures me font reculer dans le temps, vers les années 1830, avec le naufrage d'Eliza Frazer (*The Fringe of Leaves* par White ou *Remembering Babylon* par Malouf) et l'enfer des forçats.

Ma lecture des romanciers australiens se poursuit avec David Malouf, Peter Carey, Elizabeth Jolley, Thea Ashley, Janet Turner Hospital, Thomas Keneally, le républicain, Sally Brown, l'aborigène (j'avais lu *The Song Lines* de Bruce Chatwin avant de venir). Et bien d'autres, de quoi faire un cours de littérature australienne dans le cadre de l'UV de littératures anglophones, si on me le demande à la rentrée. On ne me demandera rien et je ne ferai jamais le cours.

---

<sup>(6)</sup> En réactualisant ces notes et en consultant l'inévitable Google, nous apprenons la triste nouvelle, déjà vieille de trois ans : "Caroline Stranks, born in Austria on 12 April 1936, passed away on 25 September 2016. Aged 80 years." Elle était venue nous voir à Strasbourg dans les années 1995.

## UN TOUR DU MONDE

*Les petites excursions autour d'Adelaide.* — Glenelg, la plage d'Adelaide n'est qu'à 10 km de la ville; elle est même accessible par un tramway spécial. Dès le 14 mars, nous nous y sommes aventurés et de là avons continué dans les collines et les vignobles de McLaren Vale où, bien sûr, avons goûté leur Fumé blanc.

L'autre promenade intéressante a été d'aller dans les collines au Sud-est d'Adelaide jusqu'au village allemand de Hahndorf, où les auberges affichent la *Gemütlichkeit* et une choucroute toutes germaniques. Les habitants sont les descendants protestants des immigrants allemands en provenance de Silésie au dix-neuvième siècle, chassés eux-mêmes de leur pays par d'autres protestants.



Photo no. 13 : Le mémorial



Photo no. 14 : La Gasthof

*Nouvelle de Stéphanie.* — Jeudi matin, 1er Avril, message de Stéphanie : elle a trouvé du travail. Nous étions partis en Australie, soucieux, parce qu'elle était au chômage. Ouf! au téléphone le soir (décalage horaire oblige), nous apprenons qu'elle a été engagée chez Elvia avec 20.000 Frs annuels de plus qu'à la SAFR.

*Les occupations musicales.* — Vendredi 2 avril, nous écoutons le Quatuor australien pour un quatuor de Haydn, puis avec la pianiste Lucinda Collins, le quintette de Schumann et ensuite au piano, les Papillons de Schumann (Elder Hall Series).

Enfin, dimanche 4 avril après-midi, vidéo du Parsifal de Bayreuth (1984) avec Eva Randova, le ténor Jerusalem. Très, très émouvant. Le Cercle Richard Wagner compense ainsi le programme limité des représentations d'opéra dans la ville.

Chapitre 7

**Les grands tours en autobus**

*9–11 avril* (Voyage dans les Flinders Ranges, Hawker, Vignoble de Clare).  
Vendredi saint, départ pour les Flinders, énorme massif préhistorique au relief confus, plein de gorges, collines, montagnes, l'entourant comme un énorme cratère qui n'en est pas un. Nous sommes pris en charge par un certain Brian Dobson, qui va nous assurer transport (voir photo no. 15) et nourriture (voir photos nos. 17 et 18).



Photo no. 15 : Bus pour les Flinders



Photo no. 16 : L'arbre mythique des Flinders



Photo no. 17 : Barbecue Flinders

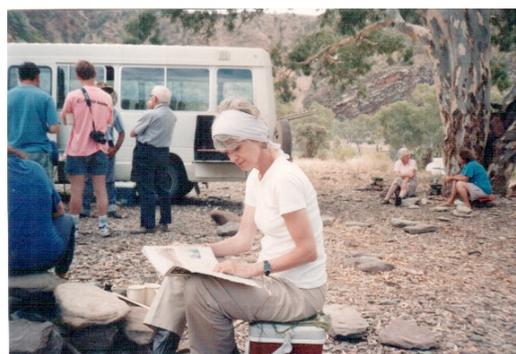


Photo no. 18 : L'attente

Les Flinders sont à 450 km, tout au nord d'Adelaide. C'est un paradis pour les géologues. Petits patelins surgis de nulle part sur la route. Hôtel à Hawker, dîner d'un gigot d'agneau à l'anglaise, longuement cuit au four et accompagné de sa sauce à la menthe. Samedi, randonnée en bus 4/4 par

## UN TOUR DU MONDE

monts et par vaux, dans le lit des ruisseaux et à travers gués avec Brian Dobson et quelques touristes. La photo no. 16 représente l'arbre qui a valu à son photographe de nombreux prix "The Spirit of Endurance," appelé aussi "l'arbre de Cazneaux."

Paysages fantastiques, roches préhistoriques, fossiles, une faille au beau milieu. Nous voyons sauter les kangourous, courir les émeus (kangourous à poils plus longs), voler par dizaines les galas, les corellas aux couleurs vives. Barbecue offert par notre chauffeur au bord d'un étang. Pour Pâques, nous déjeunons dans un restaurant du vignoble de Clare à Brice Hill. Très bon repas et Chenin blanc de Waninga. Bonne chaleur entre 26–28 degrés.

*12–19 avril* (L'arrivée de Stéphanie). — Elle arrive mercredi, le 14, à 5 heures du matin. Dès le lendemain, nous l'emmenons voir les kangourous, émeus, koalas, oies, au Cleland Reserve Center à côté d'Adelaide (voir photos nos. 19 et 20), puis nous avons traîné au Rundle Mall et dans les grands magasins (David Jones avec son alimentation internationale au sous-sol, John Martin's) et Stéphanie s'est baignée dans la partie de l'océan Austral confinée dans le golfe Saint Vincent à Glenelg. Nous avons enfin goûté d'une bonne tarte aux pommes chez Christine Rothauser dimanche.



Photo no. 19 : Stef et kangourou



Photo no. 20 : Dom et kangourou

*19–26 avril* (Expédition en bus à Ayres Rock). — C'est le grand monolithe rouge au centre de l'Australie, Uluru pour les Aborigènes. 19 heures de route à l'aller, 21 heures au retour, pour 24 heures de séjour. Il faut le faire, ça vaut la peine. Il y a aussi les Olgas (Kata Tjuta), tout aussi rouges, mais vus de loin. Petit complexe hôtelier Yulara, qui essaie de se fondre dans le désert environnant. Les Aborigènes n'ont guère changé depuis ces quarante mille années qu'ils vivent ici. A première vue, du moins pour notre sens de la beauté occidentale, ils sont laids à faire peur, difformes, surtout les femmes. Il est écrit partout qu'il ne faut pas leur donner ou leur vendre de l'alcool. Ils sont dans des réserves, mais Uluru leur a été rendu et vivent dans l'ancien complexe hôtelier de l'autre côté du rocher, hors de vue.

DOMINIQUE ET ANNE FOATA

Les différents organisateurs ou chauffeurs de bus (Greyhound, Pioneer) sont extrêmement gentils, mais pas toujours compréhensibles (l'accent australien!). L'organisation pour les backpackers (les randonneurs, sac au dos) est superbe, dortoir, gril à barbecue, douche pour 8 dollars australiens la nuit (un dollar australien vaut 4 francs).



Photo no. 21 : Bus pour Uluru



Photo no. 22 : Ayres Rock ou Uluru

Anne a pleuré de frustration et de fatigue en arrivant, constatant que notre cabine n'avait ni douche ni lavabo ni toilettes. Du coup, elle n'a pas pu faire le tour en bus pour admirer le coucher du soleil sur les Olgas. Tôt le matin, avec Stef nous sommes allés grimper sur le rocher (voir photos nos. 23 et 24). Il y a des randonneurs de partout dans le monde : allemands, suisses, anglais. Deux Anglaises, pas toutes jeunes, parties d'Angleterre depuis septembre dernier : Inde, Népal, Malaisie, Bali ; après l'Australie, l'Amérique du sud. Avons vu quatre films dans le bus pendant le voyage. Arrêt à Peden City, une ville souterraine (l'église et l'hôtel sont sous terre), la capitale de l'extraction des opales.



Photo no. 23 : Dom et Stef sur Uluru

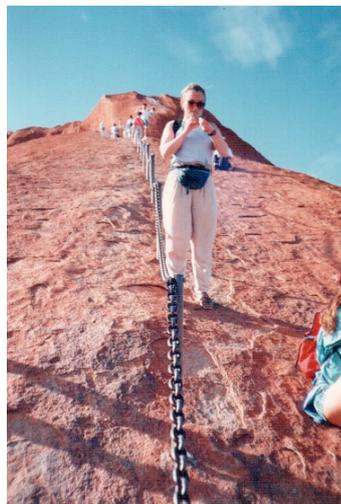


Photo no. 24 : Uluru, aide à la montée

Chapitre 8

**ANZAC Day**

*25 avril.* — C'est la Fête Nationale australienne, l'ANZAC Day (Australia-New-Zealand Army Corps) pour commémorer la réunion des armées des deux colonies britanniques dans un même *Army Corps*, avant la bataille de Gallipoli en 1915. Nous disons la "bataille des Dardanelles." Il faudrait dire plutôt la défaite; les Alliés ont été en fait vaincus par les troupes ottomanes, les armées britanniques comportant un fort pourcentage de soldats australiens et néo-zélandais. C'est curieux, c'est comme si nous les Français, nous célébrions la défaite de Waterloo! Peu importe, les Australiens font une célébration très sympathique, ouverte à tous les vétérans qui résident en Australie et veulent bien se prêter au jeu et défiler de bon cœur.



Photo no. 25 : Guerre du Golfe



Photo no. 26 : Rescapés de Dunkerque



Photo no. 27 : Anciens du Vietnam



Photo no. 28 : Les Écossais

Défilé tout ce qu'il y a de plus relax le matin : les soldats de l'ONU engagés dans la (première) guerre du golfe en 1991 (photo no. 25), les rescapés de Dunkerque en 1940 (il ne peut y en avoir beaucoup; photo no. 26) les anciens du Viet-Nam (pour les remercier de les avoir protégés du Japon pendant la bataille du Pacifique; Australie et Nouvelle-Zélande avaient envoyé des corps expéditionnaires au côté des Américains; photo no. 27),

un détachement d'Écossais en kilt jouant de la cornemuse, très applaudi (photo no. 28). Tout cela à la bonne franquette, drapeaux au vent et pas du tout en rang.

*Les chameaux de Victor Harbor.* — Avec Stéphanie, nous sommes allés, en plein sud d'Adelaide sur Granite Island, au large de Victor Harbor, où les touristes peuvent encore voyager en tramways tirés par des chevaux et aussi faire des promenades en chameau (voir photos nos. 29 et 30). Il faut se rappeler que les chameaux prolifèrent dans les terres australiennes. On y fait même un large commerce avec les pays du Moyen Orient.

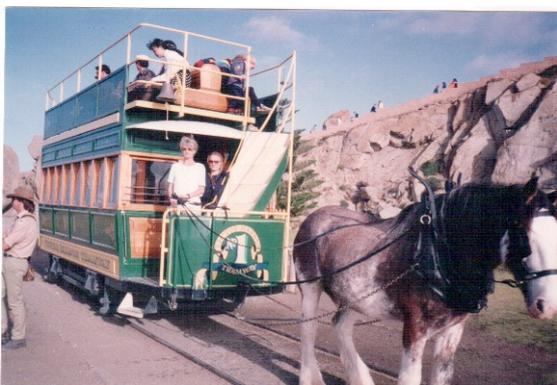


Photo no. 29 : Le tram, Victor Harbor



Photo no. 30 : Victor Harbor

Le mercredi 28 avril, Stéphanie repart pour Strasbourg, après un arrêt à Sydney, où elle doit rencontrer nos cousins Hubert et Nicole Schmitt de Boersch venus voir leur fille Pascale (mariée à Brisbane). Dès son retour à Paris, elle nous téléphonera qu'elle a été cambriolée en son absence : adieu collier de perles de ses dix-huit ans, boucles d'oreille en or, stylo Mont Blanc Meisterstuck.

Chapitre 9

**D'autres rencontres et Adelaide en mai**

*Margaret Folkard* <sup>(7)</sup> et *John Ward*. — Nous les avons enfin rencontrés (photos nos. 31 et 32) le dimanche 2 mai. Ce sont les amis de M. Rohr, spécialistes des cadrans solaires comme lui, qu'ils fabriquent de A à Z. Nous avons déjeuné d'un picnic lunch (photos nos. 33 et 34) dans leur atelier et nous sommes allés au Technology Park voir les dernières innovations de la technologie. Margaret est une physicienne très spécialisée qui a un contrat avec le gouvernement. De retour au *College*, avons trouvé deux bouteilles de vin dans notre poubelle, cadeau de Margaret, déposé à son retour du Technology Park.



Photo no. 31 : Margaret Folkard



Photo no. 32 : John Ward



Photo no. 33 : Le pique-nique



Photo no. 34 : L'atelier

Quelques jours plus tard, Margaret organise un dîner chinois *en take-out*, chez elle à Kensington Garden, un autre *suburb* d'Adelaide. Elle ne se soucie pas de cuisine. On y retrouve John Ward. Elle a hérité la maison de ses parents, n'a rien touché à l'intérieur, et vient seulement y déposer son

(7) En fait, nous avons mal orthographié son nom et écrit "Lockart." Anne lui avait écrit par deux fois sous ce nom et les lettres étaient revenues. Ce n'est qu'en réactualisant ces notes, que Google nous a donné l'intitulé de son site informatique : <https://www.sundialsaustralia.com.au/>.

barda au retour de ses expéditions. Le lendemain, nous faisons un tour à l'East Market, derrière Alfresco à Rundle Street, pour acheter un gros pull en laine australienne... made in China. Il fait très froid le soir dans notre bungalow et Margaret a prêté à Anne un anorak fourré. Sept couvertures sur le lit ne sont pas de trop.

*Lillian et Bob Scott* <sup>(8)</sup>. — Lillian est une Américaine de San Francisco, une ancienne cantatrice, mariée à un Australien. Son fils habite l'Oregon. Ils sont très actifs dans cette autre association *The Friends of the State Opera of South Australia*, qui, dans la bonne tradition anglo-saxonne, "sponsorise" (comme on dit !) l'opéra d'Adelaide. Lillian et Bob nous ont emmenés à une soirée de ces "Amis de l'opéra" pour une présentation de *La Tosca*. Le chef d'orchestre de Houston, John De Main, un vieux garçon qui vient de se marier et ne pense qu'à rentrer chez sa jeune femme, connaît Jean Preston qui était venue enseigner à Strasbourg il y a quelques années et qui s'était jointe au groupe de dames d'Anne (avec Jane Chandler, Barbara Vahanian, ...). *La Tosca* est co-produite avec l'opéra de Cardiff, le metteur en scène est gallois.



Photo no. 34a : Bob à Strasbourg

Photo no. 34b : Lillian à Strasbourg

Le jeudi 13 mai, nous dînons chez eux, à Urbræ (un nom écossais) avec la présidente des "Amis de l'Opéra," Marie Rose Collom et son mari Percy (nous ferons plus ample connaissance avec ces derniers à notre retour de Melbourne en juin), et le baryton qui va chanter Scarpia dans *La Tosca*, Sigmund Cowan. Il doit venir à Strasbourg chanter Sparafucile dans *Rigoletto*. Conversation très intéressante sur la musique et l'opéra en Australie, où 90 % des chanteurs doivent être australiens ou néo-zélandais. Champagne, Chardonnay et Shiraz de chez Hardy's à Reynella, tout près d'Adelaide.

<sup>(8)</sup> Ils seront tous deux en visite à Strasbourg, en septembre 1993, au congrès des Cercles Richard Wagner. Voir photos nos. 34a et 34b.

## UN TOUR DU MONDE

*Paul Bierman et Christine Massey.* — Ce sont les jeunes géologues, tous deux américains, qui sont venus s'installer dans le bungalow voisin dans le *Kathleen Lumley College*. L'Australie est vraiment le paradis des géologues, terre inviolée depuis plusieurs siècles. Ce fut passionnant de discuter avec eux de leur discipline, notamment au cours d'un dîner de fruits de mer au Rock Lobster dans Gouger Street, et de découvrir les délicieuses glaces du Café Paesano tout près de chez nous. Ils on fait depuis une belle carrière.<sup>(9)</sup>



Photo no. 35 : Paul Bierman et Christine Massey devant Uluru



Photo nos. 35a et 35b : Paul et Christine *back home in Vermont*

*Une tournée des vignobles de la Barossa Valley.* — Le mercredi 19 mars, il fait une journée splendide. Nous emmenons Caroline Stranks — ou plutôt elle nous guide — vers la Barossa Valley (photo no. 36). Excellent déjeuner près de Tananga dans le vignoble de Saltram, tour de Seppelsfield et du Château Yaldana. L'allée de dattiers de Seppelsfield (photo no. 37) a été construite en 1926, pendant la grande dépression, sur l'instigation du propriétaire pour que les employés aient quelque chose à manger. Caroline nous fait rencontrer M. Thumm, le propriétaire du Château Yaldana, venu

---

<sup>(9)</sup> Google m'a permis de savoir ce qu'ils sont devenus (voir photos nos. 35a et 35b). Paul est désormais directeur du département de géologie à l'Université du Vermont à Burlington et Christine y est professeur(e).

de Heilbronn en 1947. On peut admirer une immense cave abritant cent tonneaux, un pour chacune des cent dernières années passées, contenant le *fortified wine* (le porto local) de l'année. L'or de l'automne, dans une vallée aussi large que l'Alsace toute entière. Photos des visiteurs de rigueur (nos. 38 et 39).



Photo no. 36 : Barossa Valley



Photo no. 37 : Les Dattiers



Photo no. 38 : Anne et Carla



Photo no. 39 : Château Yadalna

*Le dîner du Cercle Richard Wagner.* — Il se passe le samedi 22 mais à l'hôtel Edinburgh dans le *suburb* de Mitcham. Atmosphère "Sinners and Penitents." Brian Coghlan, le président, est déguisé en évêque avec chasuble, mitre et crosse bénissant les pénitents. On y entend des discours fantaisistes, extraits du *Tannhäuser*, une vaste rigolade ou bien une promotion inattendue pour les opéras de Wagner. Brian Coghlan, qui était professeur d'allemand à l'université d'Adelaide, me demande des nouvelles de Marlise Steinhauser.<sup>(10)</sup> Il va à Bayreuth tous les ans. Il a une belle voix de basse. Lui et sa femme Sybil sont originaires de Birmingham, arrivés en Australie en 1953.

---

<sup>(10)</sup> Marlise Steinhauser une germaniste distinguée à Strasbourg, dans le département d'allemand. Elle participait régulièrement à la *Stammtisch* de la *Tête Noire*, avec Jacques Schwartz, le papyrologue, Julien Freund, le sociologue, et les mathématiciens : Aimé Fuchs, Jean-Pierre Jouanolou et Dominique.

Chapitre 10

**Melbourne**

*Vendredi 28 mai.* — Adelaide-Melbourne, c'est 730 km par la voie directe, et 950 km, si l'on veut suivre la côte, route que nous prenons à l'aller. Il y a plusieurs universités dans Melbourne, dont la principale, *University of Melbourne*, dans laquelle je dois faire une conférence dans le cadre du séminaire de Tony Gutman.<sup>(11)</sup> Cette invitation a motivé notre voyage.

D'abord l'embouchure du fleuve Murray, l'un des rares fleuves australiens, et le Coorong, un banc de sable séparé de la mer qui est un refuge d'oiseaux de mer. Un lac bleu (photo no. 40), près de la frontière et les vignobles de Connemara, les plus à l'est de l'état de South Australia. La nuit dans un hôtel de Port Fairy, le Caledonian Inn (photo no. 41), qui est déjà dans l'état de Victoria, puis la côte sauvage du Sud-Ouest avec au large plein de récifs où venaient s'échouer les navires au siècle dernier (voir photos nos. 42 et 43). Beaucoup de vent, des espaces vides d'une beauté sauvage. Nous nous arrêtons à Lorne pour déguster des fruits de mer, mais le restaurant du Fisherman's Pier qu'on nous avait recommandé est fermé.



Photo no. 40 : Blue Lake



Photo no. 41 : Caledonian Inn, Port Fairy



Photo no. 42 : Shipwreck Road



Photo no. 43 : Côte des récifs

---

<sup>(11)</sup> Toni Gutman est un physicien, friand de techniques combinatoires pour résoudre ses problèmes en Physique Théorique. Nous l'avons rencontré à plusieurs occasions par la suite, notamment en juillet 2003, à une école d'été à Linköping en Suède.

Melbourne après neuf heures de route. Hôtel Victoria dans Little Collins Street, bien central. Nous avons mangé ces fameux fruits de mer au Melbourne Catch, deux blocs et demi plus loin. 80 dollars. Dimanche, Melbourne en long et en large, d'abord avec un City Bus, avec un arrêt à la National Gallery (exposition Charles Blackman), puis criss cross toujours en bus jusqu'à Kilga au bord de l'océan. Café au Café Capri, dîner au Vista, le restaurant de l'hôtel. Les "yabbies" sont des écrevisses. Grosse concentration de Grecs <sup>(12)</sup> et d'Italiens, appelés par les services d'immigration après la Grande Guerre. Petits cafés et restaurants le long du fleuve qui traverse Melbourne et le long de Kilda. Melbourne, elle-même, a un aspect très britannique. On pourrait être à Manchester ou Liverpool. Beaucoup de vent.

*Lundi 31 mai.* — Après cette conférence donnée à l'Université, je déjeune avec un gentil Egyptien, Omar Foda (pas tout à fait Foata), pendant qu'Anne passe la journée au grand magasin George, le plus chic de Melbourne et y achète un tailleur noir à fines rayures blanches de la styliste australienne Carla Zampetti et une robe bleu pervenche d'une styliste néo-zélandaise. Le soir, nous pensons aller goûter des vins à l'hôtel Windsor, lui aussi très chic, puis dîner au grill de l'hôtel. Le prix de la dégustation nous semble exagéré et les tarifs pratiqués au grill nous persuadent d'aller voir ailleurs.

*Mardi 1er juin.* — La pluie nous accompagne tout le long des neuf heures du trajet du retour. Nous prenons la voie la plus directe, par l'intérieur. Nous ne nous arrêtons ni à Ballarat (anciennes mines d'or, musée à ciel ouvert, Sovereign Hill) ni dans les Monts Grampian.

---

(12) Il est souvent dit que Melbourne est la troisième ville dans le monde, peuplée de Grecs, après Athènes et Salonique !

## Chapitre 11

**Dernières rencontres et fin de séjour à Adelaide**

*Marie-Rose et Percy Collom.* — Nous les avons rencontrés chez les Scott. Dès notre retour à Adelaide, ils nous invitent à dîner. Très chaleureux, ils nous offrent même l'hospitalité lors de notre séjour à Adelaide en juillet, si nous le souhaitons. Marie-Rose est la veuve d'un directeur d'une *public school* épiscopaliennne. Elle a six enfants ; Percy, qui est américain et ancien de la Navy, en a trois. Parmi les invités, la maman de Marie-Rose, Mrs Stuart, une dame extraordinaire de presque 101 ans, qui en paraît 75 tout au plus, pomponnée, élégante, tout à fait saine d'esprit, vive même, qui va à l'opéra. La reine d'Angleterre lui avait envoyé deux billets d'avion pour fêter ses cent ans à Londres l'an dernier. Née au dix-neuvième siècle, elle aimerait atteindre le vingt-et-unième (son voeu ne sera pas exaucé : elle mourra à plus de 107 ans, mais un peu avant 2000). Nous serons ré-invités à dîner en juillet, à notre retour à Adelaide venant de Sydney. Une très grande convivialité et tout un cosmopolitisme de bon aloi.

*David et Barbara Bruer.* — Margaret Folkard et John Ward nous conduisent dans le domaine viticole *Temple Bruer*, la propriété de deux ex-chimistes universitaires devenus vigneron. Voir photos nos. 43 et 45. Leur domaine se situe près de Strathalbyn et Milang (les vignobles de Langhorne Creek). Nous faisons le tour des vignobles et des hangars, on nous explique la vinification et, de retour dans leur maison, on nous sert du thé, oui du thé : pas la moindre goutte de vin. Heureusement, lors d'une dernière réception au *Faculty Club*, découvert bien tard, nous avons enfin pu goûter le Cabernet-Merlot du Temple Bruer.



Photo no. 44 : Temple Bruer



Photo no. 45 : Temple Bruer (bis)

*Lewis et Nora Low.* — Le samedi 5 juin, Bob et Leonie Clarke organisent une grande réception chez eux. On y rencontre Lewis, qui est mathématicien à l'Université et Nora, sa femme, qui sympathise beaucoup avec Anne et l'invite dès le mardi suivant à faire du shopping avec

elle. Lewis et Nora sont tous deux des Australiens de Sydney, d'origine chinoise. Ils vont même avoir la gentillesse de nous inviter à dîner trois jours après.

*Larry et Esther Frakes.* — Nous ne les avons rencontrés qu'en ce début de juin au *Faculty Club*. Lui est géologue et doit venir prochainement à Strasbourg. Ils nous inviteront chez eux en juillet, lors de notre retour à Adelaide, après notre séjour à Sydney. Esther est de Bratislava et parle aussi hongrois; à la mort de son mari, elle a laissé tomber la nourriture casher et s'est découvert une passion pour les saucisses; elle habitera derrière la place Kléber à Strasbourg et aura toutes les saucisses qu'elle voudra!

*La Tosca.* — Enfin, donnée le mardi 8 juin à l'opéra d'Adelaide. Sigmund Cowan fut un Scarpia très convaincant et Marilyn Richardson, une belle rousse, qui paraît-il a dépassé la cinquantaine, fut très bonne aussi. Champagne pendant le premier entr'acte avec Lillian Scott et Marilyn Richardson. Félicitations à Cowan, John De Main, le chef de Houston, à tous les chanteurs, et fin de la soirée au Hyatt avec Bob et Lillian Scott.

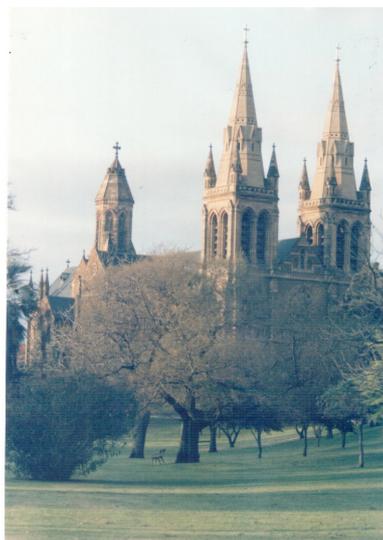


Photo no. 48 : Cathédrale anglicane  
St. Peter, North Adelaide

*Jeudi 10 juin.* — Nous avons expédié 22 kilos de livres (44 dollars) et la valise bleue (18,5 kg pour 165 dollars) directement à Entzheim. Cette valise bleue n'a plus jamais été utilisée et se morfond désormais dans la cave.

*Dimanche 13 juin.* — Office religieux à la cathédrale épiscopaliennne tout près du Collège. Presque plus de tralala que chez les Catholiques dits romains, mais pour l'essentiel, on ne sait pas où on est, chez les Catholiques ou chez des Anglicans. Trois baptêmes pendant l'office.

Fin du premier séjour à Adelaide.

Chapitre 12

**L'île de Dunk (14–18 juin)**

*Lundi 14 juin.* — À 6 h 30, nous prenons l'avion pour l'île de Dunk, via Cairns (4 h 1/2 de vol), presque au nord de l'Australie, dans le Queensland. Pas Darwin, bien sûr, mais très au nord sur la barrière des récifs de corail. Un tout petit avion nous emmène de Cairns à Dunk.



Photo no. 49 : L'avion Cairns – Dunk Island

Dunk, paradis tropical, une île, des plages, des palmiers, des cocotiers, des bungalows perdus dans les fleurs, des restaurants (Beach Comber, la Brasserie), des piscines, le tout arraché à la jungle tropicale. Mais on est en hiver et même sous les tropiques, le soleil se couche à 5h de l'après-midi.

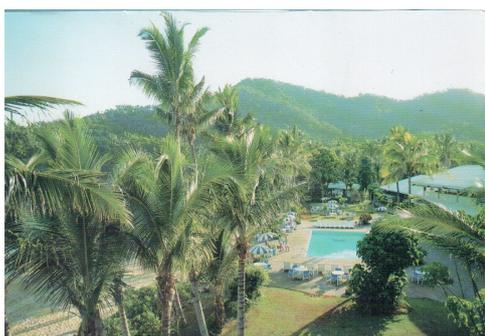


Photo no. 50 : Piscine



Photo no. 51 : Anne à la plage

Et il pleut. Une seule trempette dans la piscine, fraîche, et le jacuzzi, froid. Nous n'essayons pas l'océan, nous contentant de lire sous les cocotiers de la plage. Une jeune Suissesse, avec deux cannes, voyageant toute seule, un couple d'Italiens, sans doute en voyage de noces, deux Japonais. Vers

## DOMINIQUE ET ANNE FOATA

la fin, nous sympathisons avec un couple d'Australiens, des environs de Brisbane, Bob (Alexis) et Mary Gibbs. Beaucoup de couples australiens avec enfants, mais également le troisième âge. Promenade à pied, en mer, sports aquatiques et terrestres en toute tranquillité et solitude. Bungalows (Banfield Units) enfouis dans la végétation. Nous essayons d'aller sur les bancs de récifs, mais la mer est trop agitée. Nous goûtons beaucoup de vins avec les Gibbs. Et Anne mange des fruits de mer à satiété. Il fait 25 degrés le jour, 15 degrés la nuit.



Photo no. 52 : Le repos

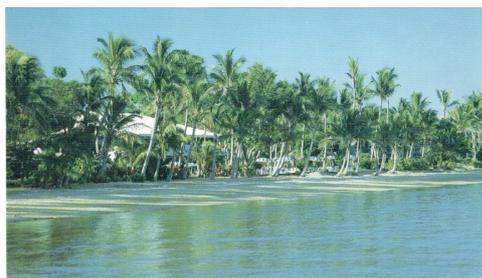


Photo no. 53 : La plage

On se repose (photo no. 52) et regarde la plage (photo no. 53), ou bien on cherche d'autres piscines et l'on s'y baigne (photos 54 et 55), mais que faire d'autre après repas ?



Photo no. 54 : Les Piscines



Photo no. 55 : Anne dans la piscine

Chapitre 13

**Sydney, New South Wales (18 juin – 11 juillet)**

*Vendredi 18 juin.* — Vol pour Sydney, où nous attendent Mike Hirschhorn et son épouse Terry, très chaleureux. Dès le lendemain, ils nous emmènent à Hunter's Hill dans une crêperie française pour le brunch avec deux de leurs trois fils, Philip, 15 ans, et Andrew, 18 ans, et papa Hirschhorn, ex-prof d'engineering, la septantaine encore très verte et alerte (voir les photos nos. 56 et 57). Il est arrivé en Australie en 1939, venant de Vienne. Parcours classique : la Pologne, Vienne, la Palestine, et enfin l'Australie. Qu'est-ce-qu'un Juif? Une religion? il n'est ni pratiquant, ni croyant. Une nationalité? il n'est pas israélien et n'approuve pas la politique d'Israël. Une race ou ethnie? laquelle? il ne se sent rien en commun avec un juif yéménite. Alors? une certaine culture biblique, une solidarité avec les victimes de la Shoa? Questions sans véritables réponses.<sup>(13)</sup>



Photo no. 56 : Mr Hirschhorn père  
Andrew et Terry



Photo no. 57 : Mr Hirschhorn père  
et petits-fils Andrew et Philip

<sup>(13)</sup> Jean Lassus (*Mémoires d'un cobaye*) relate la rencontre suivante en 1930 avec un tailleur arménien à Damas :

“Celui-ci s'appelait Serrafian. Pendant l'essayage, je lui parlai de sa famille.

- Votre nom est arménien.
  - Je suis arménien.
  - Où êtes-vous né?
  - A Damas.
  - Et votre père?
  - A Damas aussi.
  - Et votre grand-père?
  - A Alep. Et son père aussi.
  - Quatre générations? Alors vous n'êtes plus arménien, vous êtes syrien.
  - Vous ne pouvez pas comprendre. Vous êtes français. Vous appartenez à une de ces nations récentes qui n'ont pas eu le temps de se constituer en race. Nous autres Arméniens, voyez-vous, nous descendons d'Aram, qui était à la Tour de Babel.”
- Se prétendre juif est donc encore plus osé!

Ses fils ont épousé des goys, aucun de ses petits-fils n'est juif. Terry (Theresa) est une Irlandaise catholique pratiquante, sous-directrice d'une école catholique de filles. Nous allons visiter Broken Bay, l'embouchure du fleuve Hawkesbury, Pittwater, Palm Beach, les faubourgs élégants, puis la plage populo de Manly où nous mangeons des *fish and chips* à la bonne manière anglaise, avec nos doigts. Les lieux fictifs des lectures romanesques d'Anne se mettent à prendre corps. L'océan omniprésent, une série de baies, d'anses, de bras de mer, de péninsules, de promontoires. Il fait soleil et 20 degrés et pourtant nous sommes au début de l'hiver.



Photo no. 58 : Broken Bay  
Mike Hirschhorn à gauche



Photo no. 59 : Plage de Manly  
Terry et Anne

*Dimanche 20 juin.* — Nous prenons le bus devant notre hôtel (Gemini Hotel) de Randwick, le faubourg des courses hippiques de Sydney, et nous allons jusqu'à Circular Quay, où se trouvent les bateaux, les ferries, beaucoup de restaurants et le fameux opéra (photo no. 60) toutes voiles dehors au vent de Sydney. Beaucoup de monde au soleil.



Photo no. 60 : L'opéra

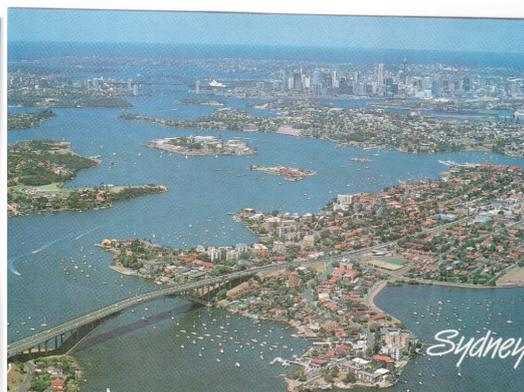


Photo no. 61 : Sydney

Anne voit en Sydney une ville jeune, vibrante de vie et d'énergie, elle dit même : mâle, multi-ethnique, heureuse de vivre. Une belle ville, très

## UN TOUR DU MONDE

propre, avec de beaux gratte-ciels, de belles vieilles maisons victoriennes, des quartiers typés. Beaucoup de bus et de trains de banlieue, des ferries pour traverser les nombreux bras de mer, le métro et ses malls souterrains. Sydney bâtie sur l'eau. Nous avons marché jusqu'à la pointe où se trouve l'opéra, nous avons pris un ferry jusqu'à Manly au milieu d'une multitude de voiliers, puis nous sommes allés écouter les Vêpres de la Vierge de Monteverdi dans l'immense cathédrale néo-gothique de St Mary (le haut-contre, James Purdee (?), nous l'avons déjà entendu dans quelques uns des opéras de Haendel à Karlsruhe).



The Gemini Hotel  
Sydney



1992 Dawson's Advertising Award  
(Most Efficient Hotel – Service)



RESERVATIONS  
Please call Toll Free on 008 222 300



The Gemini Hotel  
65-71 Belmore Rd, Randwick NSW 2031  
Tel (02) 399 9011 Fax (02) 398 9708

Photo no. 62



Photo no. 63 : Un Kookaburra



Photo no. 64 : Deux Rainbow Lorikeets

Le soleil entre à flots dans notre "suite" du septième étage du Gemini Hotel. A côté, un collège de Maristes (Marcellin College, *seventy years of excellence in education* dit la banderole). Des gamins pendant la récréation. Les oiseaux de l'hémisphère austral, les *Kookaburras* (photo no. 63) et les *Rainbow Lorikeets* (photo no. 64) viennent se poser sur le balcon de

notre fenêtre ouvrant sur le collège. Anne ne sort pas beaucoup pendant la journée ; elle écrit moult lettres et lit : Janet Turner Hospital et son roman *Borderline*, les nouvelles de *Dislocation*. Nous dînons dans les nombreux restaurants ethniques des alentours, un steak de temps à autre dans le restaurant de l'hôtel, qui s'appelle Il Turridu, où on nous prend pour des Français de Nouvelle-Calédonie.



Photo no. 65 : Anne et les "sales"

Photo no. 66 : Queen Victoria Building

*Samedi 26 juin.* — Nous reprenons le bus devant l'hôtel pour le centre de Sydney. Anne trouve la boutique de Carla Zampatti, où elle achète le pantalon qui va avec le tailleur acheté à Melbourne. Soldes fantastiques partout. (Photo no. 65) Rue piétonnière, Pitt Street, magasins dans Elizabeth Street, boutiques sur deux étages dans le *Queen Victoria Building* (photo no. 66), un vieil entrepôt du siècle dernier (Anne achète un gilet en tapisserie à une jolie vendeuse, dont le charme semble séduire Dominique, dit-elle). Déjeuner-buffet dans le restaurant du dernier étage



Photo no. 67 : Sydney Tower Buffet

Photo no. 68 : La vue du Tower

## UN TOUR DU MONDE

d'une tour qui tourne sur elle-même (*Sydney Tower Buffet*, photo no 67), offrant une vue aérienne sur tous les quartiers de la ville (photo no. 68). Vraiment une ville très vivante, ce Sydney, *bustling with activity*.



Photo no. 69 : Blue Mountains



Photo no. 70 : The Three Sisters

*Dimanche 27 juin.*— Virée dans les *Blue Mountains* (photos nos. 69, 70 et 71) avec Mike Hirschhorn, Terry et sa maman. Blackheath, Katoomba, déjeuner dans le restaurant du jardin zoologique où nous découvrons un beau cadran solaire fabriqué par Margaret et John (photo no. 72). Des gens vont y fêter Noël (le 25 juin correspond à notre 25 décembre, il fait froid, on peut même avoir de la neige dans les montagnes). Yuletide, sapin décoré, guirlandes, bougies... Nous prenons le thé, plutôt le chocolat qui y est renommé, dans un salon de thé très *Jugendstil* des années vingt à Katoomba, le *Paragon*. Retour la nuit, traversant les quartiers *the Rocks*, *King's Cross* de Sydney.



Photo no. 71 : Blue Mountains



Photo no. 72 : Le cadran solaire de Margaret Folkard et John Ward

*Lundi 29 juin.* — Le temps est moins ensoleillé, mais la température se maintient autour de 17 degrés. Je m'aperçois que j'ai perdu le billet

DOMINIQUE ET ANNE FOATA

d'avion pour retourner à Adelaide. Nous allons au bureau de Australian Airlines et de Singapore Airlines. Dimanche matin à 7h, je pense aussi avoir égaré mon portefeuille contenant mon permis de conduire, mais j'ai toujours mon passeport! Comment allons-nous faire en Nouvelle-Zélande et en Amérique pour louer une voiture? *He's hunting the white pineapple*, dit Anne, pour reprendre le titre d'un roman de Thea Ashley.

On téléphone à Australian Airlines (qui nous avait emmenés à l'île de Dunk), à Lumley College à Adelaide, à l'hôtel de Dunk. Police, consulat, agence de voyages d'Adelaide qui nous a établi le billet pour la Nouvelle-Zélande, puis envoi de documents par express (27 dollars) et coup de téléphone à Odile à Strasbourg, à maman, à Suzanne Wilks dont la cousine Anne-Marie travaille à la Préfecture au service des permis de conduire pour qu'elle nous en envoie un duplicata.

Nous espérons que celui-ci nous arrivera à Auckland, en Nouvelle-Zélande (il arrivera bien le deuxième jour de notre séjour à Auckland). Plus tard, à Princeton, je crois, l'hôtel de Sydney nous fera parvenir le portefeuille coincé dans un tiroir de notre chambre.

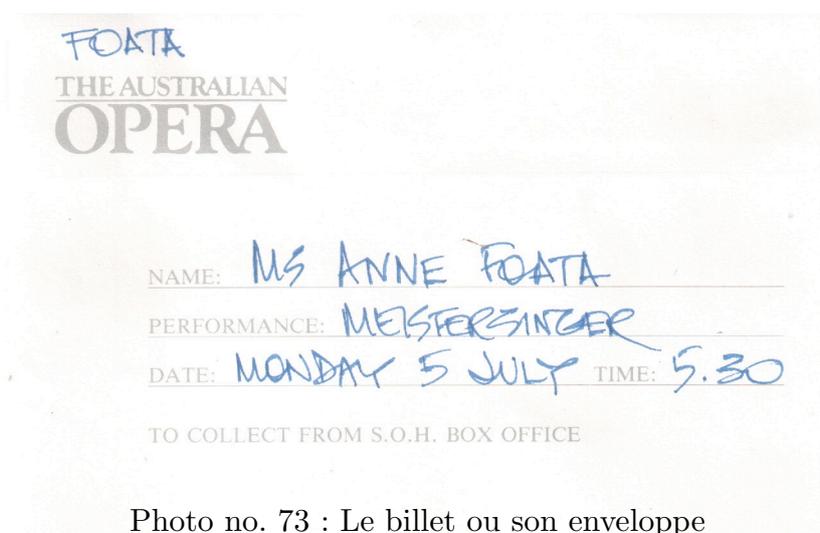


Photo no. 73 : Le billet ou son enveloppe

*Lundi 5 juillet.* — Nous allons écouter *die Meistersinger von Nürnberg* dans une belle mise en scène classique de Michael Hampe. Bruce Martin est Hans Sachs, Amanda Thane, Eva. Graeme Jenkins dirige. Ce n'est pas le meilleur *Meistersinger* que nous ayons vu; celui de Karlsruhe de cet hiver nous a semblé meilleur. Cependant, la vue sur le port à partir des foyers de l'opéra est magnifique. Nous nous étions demandé pourquoi les gens venaient avec des paniers à pique-nique qu'ils mettaient sous leur siège pendant la représentation. Eh bien, ils les ressortent aux entractes et s'en vont pique-niquer dans les foyers, sur les escaliers, un peu partout, comme

## UN TOUR DU MONDE

on le fait à Bayreuth. Vins rouges, vins blancs, pâtés, fruits de mer, petites salades, rien ne manque (comme à Tanglewood dans le Massachussetts, mais là-bas on est sur la pelouse). Et à la fin, la ronde disciplinée des taxis qui emmène tout ce beau monde sans attente indue et sans bousculade sous une petite pluie fine.

*Dernière semaine à Sydney : 5-11 juillet.* — Nous sommes allés dîner deux fois dans un restaurant italien *Numero Uno*. à côté d'un liquor store. Nous y avons emmené Terry et Mike. Avons vu le film de Liv Ullmann qui se passe au siècle dernier (1887-1907) au Danemark dans une famille juive, Sofie (un cinéma dans George Street à côté du Town Hall) : très attachant. Avons dîné ensuite dans un grill room dans George : ambiance jeune et nourriture excellente : deux merveilleuses soupes au chou-fleur et aux asperges (on mange des soupes en Australie), deux énormes rumsteaks au poivre accompagnés de trois légumes ("three vegs") un demi-litre de vin, le tout pour 37,40 dollars (je rappelle qu'un dollar australien vaut 4 Frs).

Dernière virée au centre ville en bus samedi soir. Un autre film, *Peter's Friends*. de Kenneth Branagh. Sans intérêt. Le minibus de l'hôtel nous amène à l'aéroport dimanche matin le 11 juillet et nous avons juste le temps de déjeuner avant le départ de l'avion pour Adelaide.

## Chapitre 14

**Le retour à Adelaide (12–15 juillet)**

Pour reprendre le cours de l’histoire, disons que le séjour de Sydney a été fort agréable à tous les points de vue. Mon copain Mike a été un hôte modèle, nous accueillant à l’aéroport, nous emmenant dans les Blue Mountains tout un dimanche, et m’aménageant un lieu de travail dans son Université, avec courrier électronique, à partir duquel j’ai pu communiquer immédiatement avec tous mes correspondants. J’ai pu également faire deux conférences dans deux Universités différentes : Macquarie et New South Wales, l’Université de Mike. Il y en a une troisième *the University of Sydney*, sans doute la plus célèbre.

Naturellement, j’étais encore un écolier modèle et régulier, allant au bureau tous les matins, et finissant le mémoire de cent pages commencé à Adelaide, en collaboration avec Bob Clarke. Cependant, être à l’hôtel, ce n’est pas la même chose. On est dépendant pour les repas des restaurants extérieurs, même si l’on se prépare un (bon) petit déjeuner dans la chambre.

En Australie, comme on le verra aussi en Nouvelle-Zélande et sur l’île Rarotonga de Cook, les chambres ont des “kitchen facilities.” Cela veut dire essentiellement que la chambre est munie d’un petit frigidaire, d’une bouilloire, de soucoupes et tasses et que chaque jour la femme de chambre fournit les sachets de café soluble et de thé. Le seul regret d’Anne pendant ces cinq mois de voyage c’est de ne pas avoir eu un bon vrai café le matin avec un vrai bon pain.

En voyage donc, même malgré l’arrêt prolongé de Sydney, on est toujours prêt à reprendre ses valises. C’est la non-sédentarité constante. On commence à envisager ce que l’on va faire lors de la prochaine longue étape, qui semble être, depuis ce départ de Sydney, la ville de Princeton, où nous resterons en effet tout le mois d’août. Anne ne cesse de dire : “Lorsque nous serons à Princeton, . . . nous viderons les valises, rangerons les affaires d’hiver. . .”

A notre arrivée le 12 juillet à l’aéroport d’Adelaide, on trouve les Clarke, Ray Cass, Nora Low et sa fille Tiffany. un véritable comité d’accueil. Cela faisait tout drôle d’être entourés de tas de gens, qu’on avait quittés quelque quatre semaines plus tôt. Une sorte de retour au pays. Nora et Tiffauy nous emmènent directement au Quality Inn de North Adelaide, dans O’Connell Street. De notre chambre du cinquième étage, superbe vue sur le skyline d’Adelaide.

Le colloque, *the 19th Australasian Conference on Combinatorics and Combinatorial Computing*, qui était la raison d’être de notre retour à Adelaide,

n'était pas très excitant. Très provincial. En fait, d'Australasian, il n'y avait que des gens d'Adelaide et de Perth, une personne de Melbourne, deux de Sydney, quelques uns de Brisbane, un ou deux Néo-Zélandais, deux Philippins, trois types de Bangkok. En tout une soixantaine de personnes. Les distances sont trop grandes en Australie, et pour aller d'une ville à l'autre, il faut vraiment que l'évènement soit étonnant pour que les gens se déplacent. Sachant tout ça à l'avance, on aurait planifié notre voyage autrement, avec un seul arrêt (prolongé) à Adelaide.

En tout cas, ce retour à Adelaide aura donné l'occasion à Anne de revoir toutes ses connaissances. Comme chacun sait, son abattage social est toujours aussi remarquable, Anne plaît; comme, par ailleurs, elle aura lu quelque cinquante livres de littérature australienne durant son séjour, elle peut dissenter à loisir sur les coutumes locales, sur la qualité des écrivains du moment, à la grande surprise et à la suprême admiration de ses interlocuteurs locaux.

En effet, elle s'en va virevoltant de déjeuner en dîners. Nora et Tiffany l'emmènent déjeuner dans un restaurant au bord de la rivière Torrens près du Rowing Club. Chic, mais aussi excellente nourriture superbement présentée, me raconte-t-elle. Le soir, dîner chez les Frakes. Mardi, déjeuner au Paesano avec Helge et Alan King. A 16h, Caroline Stranks, notre archiduchesse, vient nous voir à l'hôtel. Le soir, dîner chez Marie-Rose et Percy Collom en bonne compagnie.

Mercredi, le beau temps cède la place à la pluie. Margaret Folkard vient nous dire bonjour à l'hôtel, puis Nora Low emmène Anne déjeuner au Fishcaf de Moreton Bay bugs et d'huîtres. A 15h30, Alan King lui fait visiter in extremis le zoo d'Adelaide; elle peut voir enfin les wombats, bandicoots (bilbies), cassowaries (nos kasoars, dont les plumes atterrissent sur le képi des Saint-Cyriens), et d'adorables marmousets. Alan a une passion pour les oiseaux; il va construire des volières dans son jardin, me dit-il.

Jeudi, Alan nous amène à l'aéroport. Notre séjour australien est terminé : il aura duré quatre mois et une semaine.

## Chapitre 15

**La Nouvelle-Zélande (15–23 juillet)**

*En route pour Auckland.* — Départ le 15 juillet d'Adelaide vers Auckland, la plus grande ville de Nouvelle-Zélande. C'est Alan King qui nous accompagne à l'aéroport. Les coutumes des aéroports sont aussi versatiles que la tarification des billets d'avion. Brusquement, Air New Zealand s'en est pris à nos bagages à main. On voulait bien que nous ayons une surcharge (d'ailleurs inexistante) pour les bagages de cale, mais il fallait que les bagages de cabine n'excèdent pas chacun cinq kilos. Mon sac à dos, avec tous mes dossiers, la cafetière et quelques livres fait bien onze kilos. Me voilà donc négociant (mal) avec l'employé, pour finalement transférer une partie de mes dossiers dans l'une des poches de la valise porte-manteau. Cela m'embête, car ces poches ne ferment que par une fermeture-éclair. Je voyage déjà avec l'extra-minimum, et s'il faut, en plus, que je risque de perdre les quelques dossiers que je trimbale avec moi, c'est à désespérer d'avoir le moindre bagage. Il me faudra bientôt mémoriser tout ce que je fais. . . On revient à la tradition orale. Heureusement, il y a toujours ce bon ordinateur, qui lui contient des milliers de caractères, et qui passe inaperçu.

Un tel incident est sans dommage, mais il faut toujours être prêt à affronter ce genre d'inconvénient. Dans un autre aéroport, il faudra, au contraire, ne pas dépasser la limite des vingt kilos pour les bagages de cale, et l'on fermera un oeil sur le poids de vos bagages de cabine. Il est vrai que ces dernières années on voyait entrer dans les avions des jeunes gens avec des immenses sac à dos, difficiles à maîtriser sous les sièges ou dans les soutes de cabine.

On mange très bien sur Air New Zealand, et l'on y boit bien aussi, du vin d'excellente qualité de ce pays. Le steward-chef de la business class, qui n'avait que deux ou trois voyageurs à amuser, venait en classe économique, et succombant sous le charme d'Anne, nous a offert une belle panoplie de vins néo-zélandais, dont un excellent Chardonnay. Nous sommes arrivés très gais à Auckland.

On ne le répète jamais assez : c'est loin la Nouvelle-Zélande de l'Australie, deux fuseaux horaires, deux et demi d'Adelaide, 2200 kilomètres, quatre heures de vol. C'est aussi un pays très différent : deux îles, l'une au-dessus de l'autre, plus une toute petite, 250.000 kilomètres carrés, 1.500 km de long. Pas de désert. Des hautes montagnes dans l'île du sud. Anne avait très habilement préparé une randonnée dans la partie nord de l'île du nord. Cela suffisait amplement, car en six jours de route, nous avons quand même réussi à parcourir 1.900 kilomètres.

## UN TOUR DU MONDE

*Séjour à Auckland.* — On est dix heures en avance sur la France, et naturellement en hiver, quand l'Europe est en été. L'hiver que nous subissons n'est pas froid. De douze à seize degrés durant la journée. Il y a eu beaucoup de giboulées et de belles éclaircies. Les deux premiers jours de notre séjour se sont passés à Auckland. Anne avait réservé dans un petit hôtel du centre, dont l'un des guides disait que chaque chambre avait sa salle de bains, et l'autre ne disait rien, seulement qu'il tombait dans la catégorie "budget." La plus basse catégorie, évidemment. En continuant vers le haut, on a le "standard," puis la "first-class," enfin le "luxury." Le premier guide avait menti. Très budget cet hôtel, pas même le moindre lavabo dans la chambre. Je ne crois pas que l'on trouve encore de tels hôtels en Europe Occidentale, en dehors des chambres chez l'habitant, en tout cas pas dans les guides. On n'a plus l'âge d'aller prendre une douche au fond du couloir et de ruser avec la vacance des toilettes. Dieu soit loué, mon permis de conduire qu'Odile s'était chargée de me faire refaire est arrivé le matin du second jour, le 16 juillet, avant que l'on quitte l'hôtel. Naturellement, j'ai immédiatement réservé un hôtel de meilleure catégorie pour les deux autres nuits que nous devions passer à Auckland.

Pour en revenir à cette ville et à la Nouvelle-Zélande, disons qu'elle a la taille d'Adelaide (un million d'habitants) et que la population totale des deux îles est de trois millions et demi, dont dix pour cent de Maoris (et non d'aborigènes comme en Australie, encore moins d'"arborigènes" comme disait une Suissesse que nous avons rencontrée à Dunk). Les Maoris peuplent toutes les îles du Pacifique sud, en particulier, les îles Cook et la Polynésie française. Voir photo no 74, où les sites visités (Cairns, Sydney, Auckland, Rarotonga, Papeete) on été indiqués en bleu.

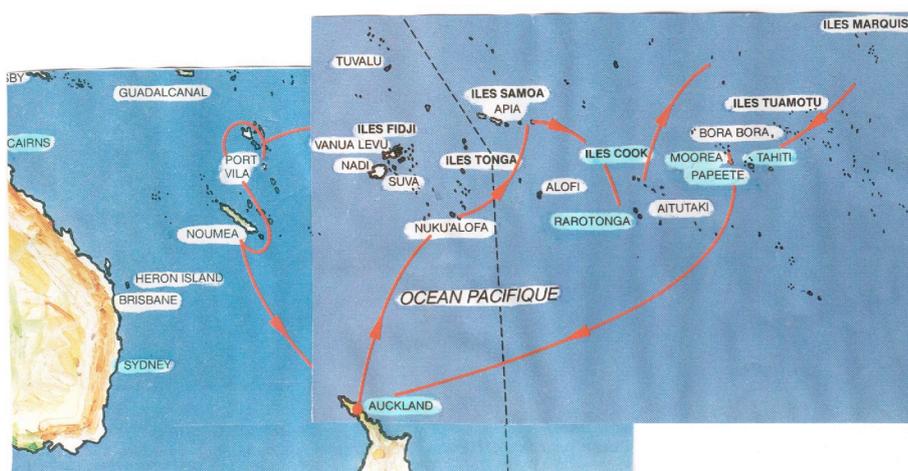


Photo no. 74 : Le îles du Pacifique

Ces villes du Nouveau-Monde, ou plutôt des antipodes, à l'histoire toute récente, et dont la population d'origine (les Maoris) n'a rien à montrer en dehors de ses danses et de ses sculptures primitives, n'ont d'intérêt que dans le présent : la manière dont elles sont planifiées et la façon dont est organisée la vie culturelle. Je ne dirai rien sur le second sujet. On ne sait rien de cela en trois jours. Pour le premier sujet, il faut dire que comme pour Sydney, le site est magnifique et bien aménagé. On est toujours près de la mer et tout a été bien dessiné. Comme à Sydney, un immense pont (photo no. 75), de construction récente, fait la jonction entre la ville-nord et la ville-sud. La ville est bâtie autour d'une sorte de Gironde et le site est grandiose. Nous avons évidemment pris le ferry le premier jour pour aller dans le quartier-nord.

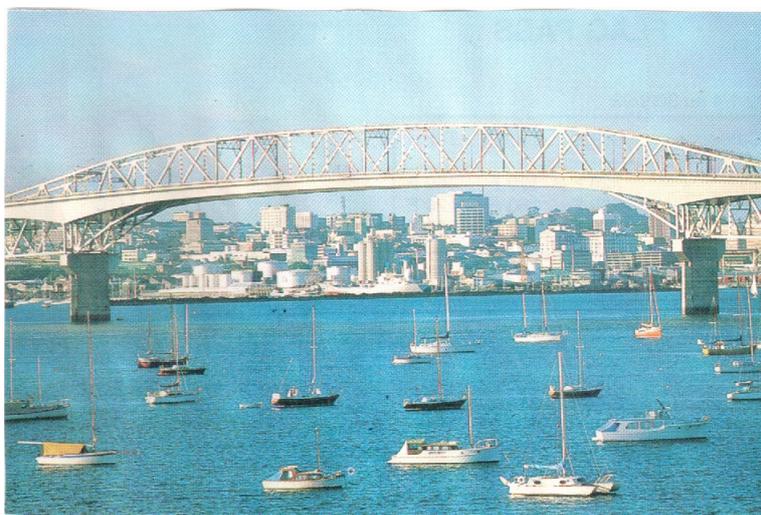


Photo no. 75 : Le grand pont d'Auckland

Une enquête que nous n'avons pas faite aurait été de voir dans quel emplacement du port le "Rainbow Warrior," le bateau du mouvement pacifiste "Greenpeace" avait été saboté et coulé par les services secrets français en 1985. Cet acte de sabotage — les Néo-Zélandais disent de "terrorisme," ce qui est plus vrai — avait beaucoup choqué la population locale. Celle-ci en a assez de voir ces Français faire leurs expériences atomiques dans le Pacifique, à leur porte (lointaine, quand même!). Cet évènement fait désormais partie de l'histoire de ce pays, au même titre que la signature du traité de paix entre la Couronne Britannique et le peuple Maori en 1840 à Waitangi (nous avons visité le lieu).

On mange bien en Nouvelle-Zélande; il y a de bons produits, viande et légumes, et les mets sont excellemment préparés. Le premier jour à Auckland, nous avons dîné sur le port dans un restaurant dont le chef est belge, et l'un des garçons marocain. Anne commande son invariable

## UN TOUR DU MONDE

plat de fruits de mer (en pensant à son défunt père). C'était un peu cher, pour la Nouvelle-Zélande ; bien sûr, en France on aurait sans doute payé le double. Autre trait culturel pittoresque de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande : on vous sert toujours trois, oui trois, légumes avec toute viande ou tout poisson. De plus, la soupe est universelle, toujours cuisinée et bien préparée. Anne se propose de se remettre à cuisiner des soupes à son retour à Strasbourg.

*Bay of Islands.* — Le 17 juillet, me voilà de retour à l'aéroport pour prendre livraison de la voiture (une Nissan, ici toute la mécanique est japonaise) que nous avons louée. Et en avant pour le nord de l'île. Qui ne voudrait pas aller au *Duke of Marlborough*? C'est un vieil hôtel, au bord de la baie, dite Bay of Islands. Pour y accéder, on prend soit un ferry, soit une route de terre qui contourne toute la presqu'île. Ce que nous avons fait pour arriver. Ni pittoresque, car sans vue sur la mer, ni agréable pour nous, car dépourvue de revêtement. En revanche, pour le retour, nous empruntons le ferry en attendant patiemment (photos nos. 77 et 78).



Photo no. 76 : The Duke of Marlborough



Photos nos. 77 et 78 : En attendant le ferry

L'hôtel ressemble, en style colonial, au Grand Hôtel du Hohwald avant sa rénovation. Ravalé, le bâtiment sera superbe et les prix doubleront ! Anne

aime bien les vieilles bâtisses. Il est vrai que l'établissement a bien du charme, avec en hiver, un feu dans la cheminée.

Le lendemain, nous décidons de partir pour la pointe du nord de l'île, là où la Mer de Tasmanie, située entre la côte australienne et la Nouvelle-Zélande, rencontre l'Océan Pacifique. On y voit, paraît-il deux courants d'eau qui s'affrontent au couchant. Malheureusement, on échoue à 25 km du but. La route n'était plus goudronnée, était très tourmentée, et il était déjà plus de quatre heures, avec une nuit qui tombe brusquement vers cinq heures et demi. Tant pis, pour la rencontre des deux mers. Le paysage ressemble à celui de l'Ecosse des Highlands, avec beaucoup de vaches et de moutons. Peu d'habitants. Les noms sont maoris, non difficiles à lire, mais impossibles à se rappeler.

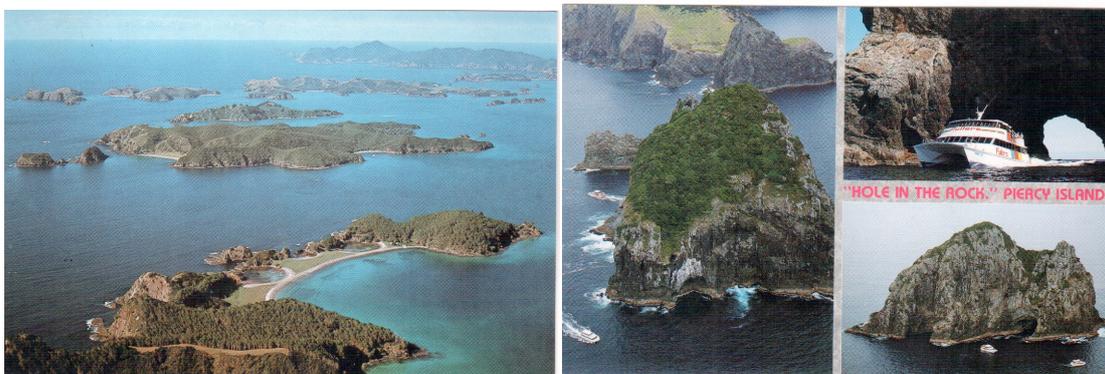


Photo no. 79 : Blay of Islands

Photo no. 80 : Le catamaran

Nous restons deux nuits dans ce Duke of Marlborough. Le dernier matin, le 20 juillet, nous partons pour la croisière dans les îles de la Bay of Islands (Photo no. 79). On vous prend dans un grand catamaran à moteur, qui file assez vite (photo no. 80), on accoste sur l'une des îles pour un léger lunch et le bateau passe deux fois sous une arche naturelle dans l'une des îles. C'est la principale attraction. Le commentaire est assez limité. Toutefois, le site est magnifique; il s'agit bien d'une grande baie avec énormément d'îles (comme indique le nom), plus ou moins grandes. C'est sans doute le paradis des skippers de bateaux à voiles.

La veille, nous étions passés devant la maison où a été signé le traité (de paix!) entre les Maoris et la Couronne en 1840. Autrement dit, le traité qui a asservi les Maoris aux Anglais. Comme tous les traités, rien n'a été résolu à la signature,<sup>(14)</sup> car le concept de la propriété n'était pas le même

<sup>(14)</sup> Apparemment, les Anglais sont coutumiers du fait; le Brexit ou le no Brexit a vraiment un avenir.

## UN TOUR DU MONDE

chez les Anglais et chez le peuple maori. Il a fallu, dit-on, quarante ans pour qu'on arrive à une entente quasiment définitive. Comme on voit, le traité de Maastricht a encore un futur !

On lit que de plus en plus de Polynésiens des îles viennent s'établir à Auckland, et que de nombreux Néo-Zélandais vont en Australie. Peut-on imaginer un futur avec une Nouvelle-Zélande contrôlée par les Maoris ? Dix pour cent, contre quatre-vingt-dix pour cent, il faudrait que la tendance change de façon radicale ! En tout cas, ce pays est beaucoup moins cosmopolite que l'Australie. Il est vraiment loin de tout. C'est déjà une île du Pacifique, bien loin aussi du Continent australien.

A de multiples détails, on voit que le changement radical que nous avons subi en Europe a épargné la Nouvelle-Zélande. J'ai parlé plus haut de ces hôtels sans confort que l'on trouvait encore en France il y a vingt ou trente ans. Les sanitaires sont rustiques dans le matériau utilisé. Il n'y a de mélangeurs dans les lavabos que dans les hôtels de luxe. Pas de mécanisme pour fermer, un simple bouchon de caoutchouc comme autrefois. Les douches sont souvent des blocs de plastique que l'on a encastrés. Il faut se réhabituer à une vie plus primitive. Après tout, a-t-on besoin de mécanisme pour vider un lavabo ?

*Rotorua.* — Nous retournons passer une nuit à Auckland, le 19 juillet, dans un nouvel hôtel, un peu plus standard, et doté d'un excellent restaurant de fruits de mer, où Anne pour ne pas faillir à sa tradition... Le lendemain, le 20 juillet, nous partons pour le sud d'Auckland, toujours dans l'île du nord (nous n'irons pas dans l'île du sud) vers Rotorua, le grand centre de thermalisme. On y voit des fumerolles sortir de partout. Une bonne odeur de soufre, très supportable. Voir photos nos. 81 et 82, Anne s'approchant du *Devil's Home*.



Photo no. 81 : Les fumerolles



Photo no. 82 : Le Devil's Home

On a choisi, cette fois, un très bel hôtel, avec une vraie grande baignoire dans la salle de bains (ce serait dommage dans une ville du thermalisme)

et un bon confort. Nous nous comportons en bons touristes : d'abord se plonger dans un jacuzzi, sorte de grand tonneau contenant une eau thermale bouillonnante à 37 degrés, ensuite déguster (?) un repas maori cuit à la vapeur dans les puits naturels au-dessus des fumerolles, enfin assister à un spectacle de chants et danses maoris.



Photo no. 83 : Danse Maori



Photo no. 84 : Danse Maori en couple

Pittoresque et plutôt sympathique. Le groupe, folklorique comme on dirait en Alsace et ailleurs, avait une bonne humeur naturelle et une belle joie de vivre. La prochaine fois, on fera venir un groupe de touristes maoris dans la cour du château des Rohan à Strasbourg, afin qu'ils puissent assister à un spectacle de danses alsaciennes exécuté par le groupe folklorique de Truchtersheim, accompagné par la fanfare des Brasseries du Pêcheur !



Photo no. 83 : Les Moutonsi



Photo no. 84 : Leur tonde

Le 21 juillet, il ne fait pas beau à Rotorua. Il pleut souvent et beaucoup. Nous décidons de visiter l'Agrodome pour assister à une leçon de choses, comme on disait autrefois. En clair, un exposé sur l'élevage du mouton en Nouvelle-Zélande. C'est, ma foi, fort intéressant. On nous présente les dix-neuf races de mouton (photo no. 83), certaines excellentes pour la laine, d'autres remarquées pour la qualité de la viande. Les moutons sont, en

effet, fort différents. Je n'ai pas beaucoup retenu de noms de race, en dehors de celui du mérinos, que je connaissais déjà. Avons assisté également à la tonde complète d'un mouton (photo no. 84) Spectaculaire. Les tondeurs formaient autrefois une élite en Nouvelle-Zélande, qui se déplaçait de ferme en ferme. Un bon tondeur pouvait tondre jusqu'à 500 moutons par jour.

Aujourd'hui que le prix de la laine a chuté, avec la montée de l'acrylique, le métier ne rapporte plus. A propos et Maman Foata sera contente, la marque Damart est fortement implantée en Australie et en Nouvelle-Zélande, ce qui est un comble dans "le" pays de la laine. Ici, on prononce "dè-i-mârt" ! Pour en revenir à l'Agrodome, qui est en effet un dome avec des gradins où l'on vous montre des choses relevant de l'agriculture, la leçon était excellente. On a assisté à la traite d'une vache — banal, mais combien de gens le voient encore ? — à l'alimentation au biberon des agneaux et à un spectacle de dressage de chiens de berger. Le spectacle n'a d'intérêt que si le présentateur a de l'entrain et de la culture (sans jeu de mots !). Celui-là en avait.

Ah, s'il ne fallait pas voyager léger, on pourrait rapporter une peau de mouton, ou plusieurs, un manteau de mouton retourné (3.500 Francs environ). Il faudrait une valise de plus ou faire envoyer tout ça. Sans doute ça vaut encore la peine, malgré les frais de douane à l'arrivée. Ce spectacle de l'Agrodome est un des exemples frappants des efforts désespérés que font les Néo-Zélandais pour attirer les touristes. C'est vrai. Est-ce qu'un tel spectacle serait concevable en Europe ? Non, les gens préfèrent dépenser 250 Francs par personne à Eurodisney. Le discours pouvait être entendu, par écouteur, en allemand, français et japonais.

Les Japonais. On sent leur influence pesante en Nouvelle-Zélande. Ils contrôlent toute l'industrie automobile. La seconde langue dans les hôtels est le japonais. Lors du spectacle de danse et chant maori auquel nous avons assisté à l'hôtel, un groupe de soixante jeunes gens japonais y assistait. Ce sont les Américains de l'après-guerre, lorsque l'Europe était encore pauvre, dans ce pays des antipodes. De même, dans l'hôtel d'Auckland dans lequel nous étions descendus en revenant du nord, un groupe bruyant de Japonais ont fait la fête toute la soirée et une partie de la nuit. Dans la pièce du restaurant qui leur était consacrée, on les a même vus en slip avec une cravate autour du cou. Ils nous ont dérangés au téléphone jusqu'à minuit dans notre chambre. Sans doute, n'arrivaient-ils plus à composer leurs numéros de téléphone.

Notre visite à Rotorua a aussi été consacrée à la visite d'un parc thermal naturel. Comme au Yellowstone Park aux Etats-Unis, il y a un bon vieux geyser qui érupte régulièrement tous les matins à 10h15 pendant une dizaine de minutes. On l'appelle le "Lady Knox." C'est leur "Old Faithful."



Photo no. 85 : Le geyser Lady Knox

Je vais me faire expliquer le phénomène par un géologue, car pour que le geyser éructe bien, il faut le savonner avant usage (sic!), pour percer la membrane d'eau qui le recouvre. Cela n'explique en rien l'éruption régulière. Le parc a ses habituels puits du diable, ses cascades d'eau soufrée aux couleurs variées. C'est moins beau que Yellowstone, mais vaut la peine d'être vu. Curieux, n'est-ce pas, ces bouts de terre qui fument dans toute la région.

De retour à Auckland le 22 juillet au soir, nous avons encore bien visité les bords de mer en voiture. Avons également excellemment dîné dans le restaurant du Park Hotel sur le port. Curieusement, pas cher du tout. Il y a des mystères. Pourtant cet hôtel, ultra-luxueux, propose des chambres à des prix inabornables. C'est comme si on trouvait bon marché le restaurant du Grand Hôtel à Paris! La difficulté quand on voyage, c'est de bien se nourrir. Cela veut dire savoir faire un bon repas de temps en temps - on ne peut pas, en effet, déjeuner dans des "un-étoile" tous les soirs à cause de sa bourse et de son estomac - et le reste du temps trouver un endroit raisonnable. Pas si facile. Pourtant, en plus du petit déjeuner, que nous faisons nous-mêmes lorsque nous avons les "kitchen facilities", nous ne faisons qu'un seul repas par jour, en évitant d'aller dans les Macdonald's et consorts.

Le lendemain, 23 juillet, nous rendons la voiture à l'aéroport vers 11 heures, pour ne reprendre l'avion que plusieurs heures plus tard. Une nouvelle fois, le duty free shop est un attrape-couillon. Je voulais acheter un film; le duty-free shop le vendait plus cher que le "chemist" hors duty free, et aussi bien plus cher que chez Woolworth en ville. Au fond, tous ces privilèges de l'ancien temps, où seule une élite voyageait et cumulait tous les avantages, vont disparaître avec la masse. On n'a même plus besoin d'édicter une loi, il suffit de vendre les produits un peu plus cher. Pour donner l'illusion, on vend certains alcools quelques dollars de moins qu'en ville.

Chapitre 16

**Rorotonga-Cook Islands (22 – 27 juillet)**

Nous avons franchi la ligne du changement de jour, le méridien à l'ouest duquel les gens ont un jour de retard sur ceux qui se trouvent immédiatement à l'est dudit méridien. Quand nous avons quitté Auckland, en Nouvelle-Zélande, il était 14h50 le 23 juillet, et après 3h10 de vol, nous sommes arrivés à Rarotonga, Cook Islands, à 20h la veille, le 22 juillet. En somme, nous vivrons deux soirées du 22 juillet, deux matins et deux après-midis du 23 juillet. Il est vrai que, comme Phileas Fogg, nous avons fait route vers l'est et pour chaque fuseau horaire traversé, avons eu notre journée effective réduite d'une heure. On peut dire que nous avons vécu le même nombre d'heures que les gens restés à Strasbourg, mais avons vécu un jour de plus.

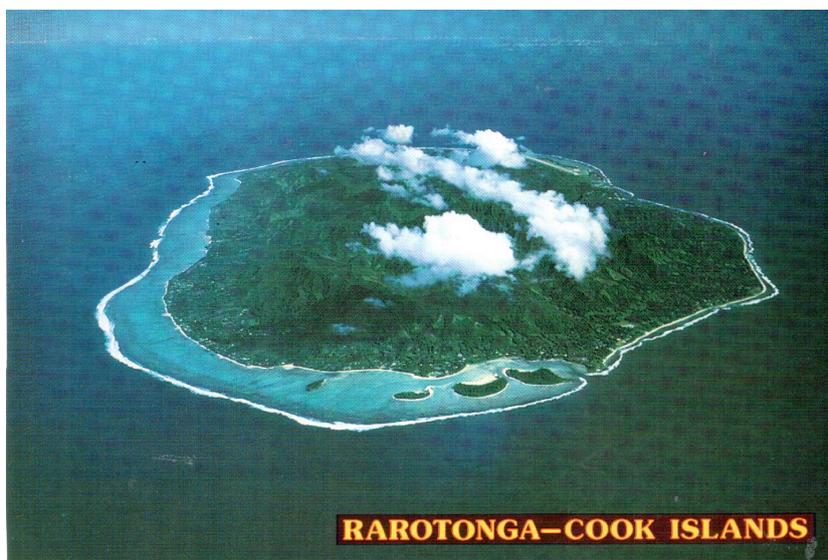


Photo no. 86

L'ensemble des îles Cook disséminées dans le Pacifique entre Nouvelle-Zélande et Polynésie française a une population de 20.000 habitants, dont 10.000 dans l'île principale, Rarotonga. C'est un pays indépendant, mais rattaché administrativement à la Nouvelle-Zélande. Les habitants de Cook peuvent aller librement s'installer dans la grande île. Pauvres habitants, on les a réveillés de leur torpeur séculaire. Pour les faire entrer dans le circuit international, on les a changés en femmes de chambre, garçons d'hôtel, conducteurs de taxis, loueurs de vélos et de motocyclettes, vendeurs de timbres philatéliques, . . . En contre-partie, ils peuvent s'acheter de vieilles autos pour faire le tour de leur île (38 km en tout) et s'acheter une

télévision pour voir des films idiots. Pour la couleur locale, on cherche ceux qui peuvent encore faire des danses et on leur demande de s'exhiber dans les spectacles.

Que peut-on y faire? Nous avons bien fait pareil avec nos peuplades des montagnes alpestres, qui sont passées sans transition de fermiers des alpages à moniteurs de ski et videurs de boîte de nuit. C'est le progrès, c'est plutôt l'uniformisation du monde, où chaque pays ou région, s'il ou elle veut participer au grand marché mondial — car il est désormais vraiment mondial, ce dit marché — doit se spécialiser dans le produit qu'il ou elle manufacture le mieux. Que peut donc faire Cook en dehors du tourisme? Au moins, leurs lois ancestrales les empêchent de vendre de la terre à un non-habitant des îles. La terre reste attachée au clan. C'est comme en Corse, chaque famille ou clan a son propre cimetière.

En tout cas, notre vol d'Air New Zealand débarque sa cargaison de vacanciers sur l'île, pour l'essentiel des Néo-Zélandais et les inévitables Allemands. Les habitants jouent aux contrôleurs des frontières et aux douaniers. Pourquoi pas? On remplit des déclarations et on nous tamponne nos passeports. Au moins, s'assurent-ils que nous sommes bien en possession d'un billet retour et que nous n'avons pas l'intention de nous établir dans l'île. Exemple à méditer. C'est plus facile à faire sur une île.

L'arrivée de ce vol d'Auckland est un évènement. Air New Zealand n'a pas un vol tous les jours sur cette route. Il y a un brave type qui braille dans un micro tout en grattant une guitare. Comme dit Anne, il faut communiquer aujourd'hui et la sémiotique doit être universelle, chaque touriste ne parlant pas (encore?) l'anglais. Comme pour l'arrivée à Singapour, il faut trouver le bon mini-bus qui vous conduira au bon hôtel. C'est facile et amusant, car les Maoris sont gentils et souriants et compréhensifs. A l'arrivée à l'hôtel, il faut attendre qu'on vous affecte votre chambre. Il est très difficile de nos jours — même dans les hôtels luxueux, car ils sont toujours trop grands — d'avoir un service vraiment personnalisé. On attend bêtement sur une chaise ou un fauteuil son tour. Ce n'est jamais : "Monsieur, veuillez suivre ce jeune homme. Le dîner est à huit heures."

Nous voulions aller à Aitutaki, qui est un atoll au nord, mais il n'y avait plus de place depuis longtemps. Du coup, on s'est offert une chambre dans un hôtel de Rarotonga, l'île principale, donnant directement sur la mer. C'est plutôt agréable, bien que la construction soit faite de matériaux très ordinaires. Ce n'est pas joli, comme cela serait même dans un une-étoile en Italie, mais c'est confortable. Ne demandons pas trop aux gens des îles. Ils offrent déjà leur île, cela suffit.

## UN TOUR DU MONDE

*Le séjour à Edgewater Resort.* — C'est un immense complexe de plusieurs bâtiments, dont certains, comme celui que nous occupons, donnent sur la piscine et la mer (photos nos. 87 et 88). Les chambres sont vastes, il y a du mobilier, une "kitchen facility" avec toaster. Cependant l'entretien des appareils est déficient. Le robinet d'eau chaude de la baignoire ne marche pas, l'un des interrupteurs des lampes de chevet est enfoncé. La télévision ne veut donner aucune chaîne. Avant que tout cela soit réparé, il y aura bien plusieurs clients dans cette chambre. Que voulez-vous, à 10.000 personnes sur une île, quand tout doit venir de Nouvelle-Zélande, on ne peut s'attendre à un service impeccable.



Photo no. 87 : Edgewater Resort

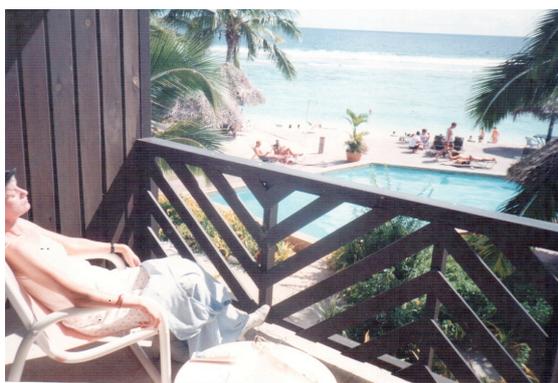


Photo no. 88 : Le balcon sur la mer

Les restaurants aux alentours, il y en a trois, sont tout à fait bons, bien que l'un d'eux nous ait concocté un plateau de fruits de mer (évidemment!) avec bien trop de sauces compliquées, au lieu de faire simple et que le principal restaurant de l'hôtel ait réussi à faire un poulet aux noix de "cashew," avec quasiment pas de poulet et sans cashew.



Photo no. 89 : Le danger des noix de coco



Photo no. 90 : La plage

Il y a un danger à se trouver sur les immenses cocotiers (photo no. 89), mais la plage est accessible (photo no. 90). Toutefois, la barrière de corail

se trouve à cent mètres du rivage. On a donc pied longtemps. Au-delà de la barrière de corail, c'est le royaume des grosses vagues qui viennent s'y briser, le paradis des surfers, s'il y en avait. En fait, il semble qu'il n'y en ait pas ici. La plage est de pente forte, et Anne ne s'est pas aventurée. Enfin, l'eau de la piscine est encore un peu fraîche. Anne s'y est risquée une seule fois. Nous avons, en fait, profité pleinement de cette chambre avec balcon sur la mer et admiré les merveilleux couchers de soleil tous les soirs. Il faut avouer que c'est infiniment agréable d'avoir cette température entre 21 et 25 degrés toute la journée, même au couchant, et de pouvoir ne rien faire.

*Le culte protestant de l'île.* — Dimanche, je suis allé au service de la Cook Island Christian Church. Il s'agit de la confédération des églises (protestantes) de l'île, disons, anglicane, presbytérienne, baptiste, méthodiste, qui se sont réunies pour former une seule église. Le service est traditionnellement protestant, avec le pasteur faisant de longs commentaires sur la Bible, en langue vernaculaire et anglaise, entrecoupés de magnifiques chants entonnés par toute l'assemblée. Les chants typiquement cookiens sont un peu trop ethniques à mon goût, mais les hymnes, disons traditionnels, qu'ils ont repris dans leur polyphonie, sont splendides. Les gens chantent à plusieurs voix, quatre voix au moins, spontanément. Cela mériterait l'enregistrement. Peut-être que ça existe, d'ailleurs. Tout le monde est endimanché et les femmes portent de beaux chapeaux de paille cylindriques aux larges bords.

La confédération des églises existait déjà en Australie entre les églises baptiste (une partie), méthodiste et presbytérienne. On l'appelait la Uniting Church. Dans une île de 10.000 habitants, cela s'imposait de faire aussi une congrégation. Tous ces braves autochtones ont été convertis par les missionnaires anglais au siècle dernier. La religion fait partie intégrante de leur culture. D'ailleurs, le lundi 26 juillet, c'est jour férié, non à cause de la Sainte-Anne, mais c'est le "Gospel Day" (le jour de l'Évangile). On trouve aussi des catholiques, je ne sais pas combien. Ça ne peut être beaucoup.



Photo no. 91

## UN TOUR DU MONDE

Nous avons fait le tour de l'île en autobus. Rien de spécial à dire. La ville principale est assez banale. Nous y retournons demain matin, essentiellement pour poster nos lettres, après avoir fait un saut dans le bureau philatélique. Au fond, pourquoi vient-on dans les îles, si l'on n'est ni navigateur, ni ethnologue, ni géologue? Quand je pense qu'il y a ici un groupe de vingt jeunes Allemands de quinze ans. Ils s'amuse bien à faire du snorkel (on disait schnorchel dans la Marine, du nom de son inventeur) ou à s'éclabousser dans la mer. Je n'arrive tout de même pas à m'expliquer pourquoi un tel groupe peut se permettre d'aller aussi loin pour se tremper dans la mer.

Le samedi soir, spectacle de danses dans le restaurant principal de l'hôtel. Celui de Rotorua nous a suffi, nous ne sommes pas allés à celui de Rarotonga. Ici, les jeunes danseuses avaient de véritables pagnes, comme nous avons pu le remarquer, puisqu'elles sont venues s'habiller derrière notre bâtiment. Anne et moi ne versons pas dans le folklore.

Avant tout spectacle, il faut communiquer et le nouveau langage phatique pour une communauté est de demander aux gens d'où ils viennent : "Y a-t-il dans la salle des gens venant des U.S.A.?" "Oui," braillent de braves imbéciles. Et ça continue, avec l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Allemagne. Heureusement, la France envoie peu de touristes et nous ne sommes pas obligés de réagir. Nous avons dû subir ce cérémonial à Rotorua et avons pu voir qu'il se reproduisait aussi ici. Les gens doivent être amusés et on leur donne l'illusion de participer. Comment faut-il donc choisir son hôtel dans une île, pour avoir la paix? Pas facile, la première fois.

## Chapitre 17

## Tahiti (27 – 30 juillet)

A Papeete,  
Le racket  
Se répète  
A perpète!



Photo no. 92

C'est un peu dur pour les Tahitiens, qui sont des gens charmants, mais la vie y est tellement chère, surtout lorsqu'on vient de Nouvelle-Zélande ou d'Australie, qu'on se demande bien comment la communauté locale s'en sort. Sans doute, la taxe de transit est élevée et comme chacun sait, les locaux en sont dispensés. Dès l'aéroport, ça commence, le taxi, pour les quelque quatre ou cinq kilomètres qui vous amène en ville, vous taxe déjà de 2.500 Francs du Pacifique. Il faut multiplier par 0,06 pour trouver nos Francs (150 FF). Même les conducteurs de taxi de Strasbourg sont battus.

Nous avons quitté l'île de Rarotonga le mardi 27 juillet très tard. Les managers de l'hôtel nous avaient permis de rester dans notre chambre jusque vers 20 heures, moyennant une contribution financière raisonnable. Nous serons moins heureux à Papeete. Pour en revenir aux jeunes Allemands, fort nombreux à Rarotonga, nous avons appris que tous ces gamins faisaient partie d'une équipe de football de Romberg (?) près de Kassel et que les cinquante Allemands qui séjournaient dans l'hôtel, étaient composés, outre des gamins, des parents et accompagnateurs. Les jeunes gens ont rencontré l'équipe locale, pour les écraser quatre à zéro. Ils ont eu le triomphe discret. Le soir, on a vu déambuler beaucoup de ces gens en survêtements bariolés, comme on fait maintenant. Il y a des pièces de couleur vive dans tous les sens. Il est nécessaire que chaque équipe puisse se reconnaître dans son uniforme, et si l'on veut que tous les uniformes soient différents, il faut donc bien recourir au bariolage.

A l'aéroport de Rarotonga, rebrailage du brave gars avec sa guitare. En plus, il dispose d'une sono pour le rythme, qu'il fait marcher en même temps, ce qui fait qu'en attendant l'avion dans le hall, nous avons les oreilles cassées. Pourquoi joue-t-on toujours aussi fort? On veut nous rendre sourd avant l'âge.

## UN TOUR DU MONDE

Tahiti est très près de Cook, une heure et demi de vol. On arrive donc très tard à Tahiti. Les vols internationaux transitent toujours vers minuit-deux heures du matin. Il y a trois heures de décalage avec Los Angeles, et avec huit heures de vol entre Tahiti et Los Angeles, en partant à deux heures du matin, on arrive à 13 heures. Une expérience que nous allons faire cette nuit.

A l'arrivée à Tahiti, on verse aussi dans la couleur locale. Ce n'est plus un braillard, mais quatre braves grosses vahinées déguisées en jaune, qui nous font du rythme avec des instruments de bois. Ce n'est pas si mal. Les Percussions de Strasbourg devraient venir les écouter. Naturellement, tout le monde se précipite pour les prendre en photo, sauf moi, car je transporte mon sac à dos, mon ordinateur à gauche, un sac en bandoulière à droite et je donne le bras à Anne. Celle-ci doit contrôler à la fois son jeu de canne et les mouvements de son chapeau Akubra acheté en Australie.

La Polynésie française, ce n'est plus la France. C'est un TOM, un "T" pour "Territoire." D'ailleurs, on n'entre pas dans le sol inviolable de la République, mais dans le Territoire de la Polynésie Française. Les imprimés que l'on remplit dans l'avion et que l'on remet à l'officier d'immigration (ou, plutôt au policier des frontières) ne font aucune référence à la France. En fait, cette Polynésie a depuis peu une Assemblée Territoriale assez souveraine, qui élit son Président et depuis cette année son propre drapeau. Les responsabilités avec la France sont bien partagées. Le mouvement vers l'indépendance se fait lentement. S'il n'y avait pas ce fameux C.E.P. – non pas "certificat d'études primaires" – mais Centre des Essais du Pacifique, la France se serait déjà retirée. C'est mon impression. La Polynésie risque d'être pour la France ce que les Iles Cook sont pour la Nouvelle-Zélande, excepté que la France est à 18.000 kilomètres.

De France, nous suivons cette politique du Pacifique de très loin, sauf lorsque quelque Kanak tire sur l'un de nos gendarmes. Les Kanaks de Nouvelle-Calédonie sont des Mélanésiens, les Tahitiens et les gens de Cook des Polynésiens, comme les Maoris de Nouvelle-Zélande. Tahiti a une Université, le Centre Universitaire du Pacifique, dans lequel le Ministère nomme chaque année professeurs et maîtres de conférences. Je me demande bien quelle sorte de gens postule de tels postes. Le journal local annonce que du 2 au 8 août se tiendra au Centre Universitaire un congrès sur la géologie des masses tectoniques du Pacifique, qui attirera de grands savants du Japon, d'Amérique et d'Europe! Pas mal. C'est plus difficile à organiser pour les mathématiques, car nous n'avons pas de spécialité du Pacifique!

Je ne rapporterai pas de billet de banque local. Les billets font très empire colonial pour les figurines qui y sont représentées : chapeau colonial et belle

indigène. Les banques sont modernes, comme dans tous les pays du monde. J'aimerais bien savoir quels sont les pays qui investissent ici. Evidemment, les inévitables Japonais. Ils sont probablement en train d'acheter tout le Pacifique.



Photo no. 93 : Hôtel Royal Papeete



Photo no. 94 : Un treuque

Nous sommes descendus au Royal Papeete Hotel (photo no. 93), en pleine ville. Ce n'est pas mal. Un confort raisonnable. Il était marqué "budget" dans la revue d'Air New Zealand, mais vaut sans doute un "standard," nous dirions chez nous un deux étoile normalisé. Nous sommes pour quarante-huit heures à Tahiti, exactement, mais comme nous arrivons à minuit, notre départ ne va pas coïncider avec l'heure habituelle de vacance des chambres (entre 10 heures et midi). Et, en effet, il me faut encore négocier un supplément pour une sortie tardive. Nous quitterons ce soir l'hôtel vers 23 heures. Notre avion décolle à 2h30 du matin en fait, et il faut être à l'aéroport deux heures avant. Que pouvons-nous faire d'autre d'ailleurs? Nous ne sommes pas des night-club-goers.

Le mercredi 26 août, nous décidons de visiter un peu l'île. Près de l'hôtel, stationnent les autobus qui vont dans toute l'île. Ce sont des camions, que les propriétaires ont aménagés en autocars. Il y a trois banquettes parallèles dans l'axe du camion, deux le long des fenêtres, et un banc au milieu. C'est couvert, mais les vitres sont grand'ouvertes. Ces autobus (voir photo no. 94) s'appellent des "trucks" (du nom américain, qui veut dire camion). Prononcez "treuques" en roulant fortement le "r." C'est plutôt drôle. Nous en prenons un au hasard, qui longe la côte nord de l'île, pour une vingtaine de kilomètres. Il est prudent, avant d'en prendre un, de demander si ce truck revient à Papeete, car à partir d'une certaine heure dans l'après-midi, ces camions restent dans leur village d'origine.

La côte nord n'est sans doute pas la plus intéressante. Le sol est basaltique, les plages sont donc de sable noir et la mer, le long de la côte, est très sombre. La nature est luxuriante. On passe devant une énorme dépendance

## UN TOUR DU MONDE

du fameux CEP et devant l'hôtel Regency Hyatt, dont les chambres sont disposées sur différents paliers, le long de la falaise qui tombe sur la mer.

De retour à Papeete, nous visitons le marché central. Enfin, Anne peut s'acheter des mangues (photo no. 95). Elle avait été frustrée de fruits exotiques durant notre voyage. Le lendemain, nous revisiterons le premier étage du marché couvert, où sont exposés les produits de l'artisanat local.



Photo no. 95 : Marché à Papeete

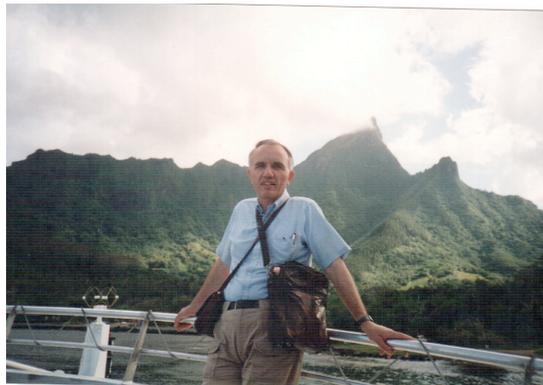


Photo no. 96 : Ferry pour Moorea

La Polynésie française a 200.000 habitants.<sup>(15)</sup> C'est donc vingt fois plus peuplé que les Iles Cook. L'île de Tahiti a 130.000 habitants, dont probablement 100.000 vivant dans le grand Papeete. La ville est donc très animée et ne fait pas misérable. Il y a beaucoup d'enfants, et on lit dans les brochures que cinquante pour cent des gens ont moins de vingt ans. Où donc les mettront-ils d'ici vingt ans ? D'après les statistiques, 72 pour cent des gens sont des polynésiens, 12 pour cent des Européens, 4 pour cent des Chinois et 12 pour cent des sangs mêlés.

Le soir du jeudi, après un dîner, ma foi, quelconque dans l'un des restaurants du port, nous sommes tombés dans la rue d'un cinéma et avons vu "Arizona Dream." Une espèce de film fou sur les rêves de la fin de la jeunesse, écrit par un fils d'émigré turc, avec des acteurs américains, financé par Canal-Plus, et donc montré aux gentils Polynésiens. Le film se voit volontiers. C'est fou, fou, fou.

Le vendredi, nous refaisons un tour dans le centre-ville, toujours aussi animé, puis prenons le ferry de midi pour Moorea (photo no. 96), l'île à proximité de Tahiti. Trente-cinq minutes de traversée par le Catamaran. La traversée elle-même est exotique, quitter une île tropicale pour une autre. Moorea, plus petite, est sans doute plus belle. Du moins, la route au bord de l'eau laisse davantage apercevoir l'océan. Peu de villes et villages,

---

<sup>(15)</sup> Google dit aujourd'hui 287.000 ; c'est très raisonnable. Cela doit être compliqué de faire un recensement dans les îles.

mais plusieurs hôtels de bord de mer, dont le Club Méditerranée, qui a sans doute ouvert une ferme annexe avec vaches laitières pour le confort de ses gentils membres. Nous faisons le tour de l'île - presque deux heures - avec un bus brinquebalant, non un treuque. Dès le retour, nous rembarquons pour Papeete. Il ne s'agit pas d'être cloué dans l'île, car l'avion pour Los Angeles est plein, et la prochaine vacance est pour la fin août !

Nous profitons de notre extra-journée (payée) dans l'hôtel pour pré-dormir avant le vol, qui part à 2h35 du matin ! C'est toujours difficile de faire traîner jusqu'à une telle heure. Nous arrivons à l'aéroport trois heures avant et, comme il est de coutume, trompons l'attente en changeant de sièges : devant l'enregistrement, à l'une des buvettes, dans le hall, après le contrôle, dans la salle de préembarquement. Le 747 arrive d'Auckland avec quelque retard. On n'en finit plus.

Que dire de plus de Tahiti. C'est évidemment enchanteur, si l'on trouve la bonne plage, le bon hôtel et si l'on a vingt ans de moins. Je suis fasciné par tous ces jeunes gens en voyage que l'on rencontre, avec un simple gros sac (les backpackers), allant d'un endroit à l'autre avec un budget limité. Sans doute, l'investissement le plus coûteux est l'achat du billet d'avion. On rencontre même des jeunes filles américaines voyageant individuellement. Il faudrait aller à Bora-Bora, sans doute paradis très artificiel, mais tout le monde dit que c'est la plus belle île. Ce qui serait intéressant est de rester assez longtemps pour explorer aussi l'intérieur. Les montagnes culminent à plus de 2.000 mètres. Encore une fois, ce n'est pas la France, si cela l'a jamais été, mais son influence est très forte. Combien de temps la France va-t-elle porter à bout de bras ces charmantes îles ? Il s'agit d'un jeu subtil, car si les Français s'en vont, les Japonais arrivent en force.<sup>(16)</sup>

---

<sup>(16)</sup> Aujourd'hui, les Chinois se sont-ils aussi invités ?

Chapitre 18

**Los Angeles (31 juillet)**

Le vol de Papeete à Los Angeles prend 7h50. Il nous faut remonter sérieusement vers le nord. Il y a trois heures de décalage à rattraper. L'avion, venant d'Auckland, avait quelques minutes de retard, qui se sont traduites dans un retard d'une heure à l'arrivée. Nous faisons le voyage dans un grand Boeing 747, archi-plein. Encore une fois, il nous faut admirer le professionnalisme du personnel d'Air New Zealand. Beaucoup plus d'efficacité que chez Singapore Air Lines. J'ai déjà traité de ce problème. Il y a aussi davantage de stewards (hommes) et je crois que c'est mieux. Les gentilles hôtes de Singapore Airlines manquent de vitalité.

Curieusement, on arrive à dormir dans ce vol, qui paraît, en fait, assez court, malgré les pleurs synchronisés ou alternés d'un nombre de bébés dans les bras de leur père ou mère Tahitiens, sans doute membres d'un même groupe folklorique. L'arrivée à Los Angeles est passionnante. Sans doute, une nouvelle aéroport a été construite pour les vols internationaux, assez bien faite. Le phénomène est qu'en dix ou vingt ans, le personnel de l'aéroport, de l'immigration et des douanes, s'est presque entièrement asiatisé et hispanisé. Les voyageurs internationaux les plus nombreux arrivant désormais à Los Angeles doivent être les Asiatiques (Japonais, Chinois, Coréens, Thais). Pour la première fois, les Américains mettent à leur disposition des employés qui parlent leur langue. Autrefois, c'était la loi du "speak white" qui prédominait.

Le contrôle de l'immigration se fait dans un immense hall aux multiples guichets. Réattente, mais c'est bien organisé. Les stations-debout sont un peu fatigantes pour Anne, qui a toujours son imperméable sur le bras et son chapeau à la main. Finalement, on passe sans dommage. Je récupère mes trois valises, tout en portant sur le dos mon sac de Cora, mon ordinateur à droite et le sac à bandoulière à gauche. Il faut être autonome et ça sert. Nous bénéficions du "free pick-up service" de l'hôtel. Là brusquement, cela devient effrayant, car des "courtesy buses" il y en a une bonne vingtaine, entre les bus des compagnies des locations de voiture et les minibus des hôtels environnants. Encore une fois, nous disposons d'un service (c'est sympathique de savoir que le minibus de l'hôtel vient vous chercher), mais c'est un service de masse. D'abord, le premier mini-bus de l'hôtel que je reconnais est plein, ensuite il faut observer le ballet de tous ces courtesy buses pour reconnaître le bon. On finit par arriver à l'hôtel. Sans prétention, mais confortable. En somme, tous les services (de prince) que l'on propose maintenant se sont démocratisés et massifiés, et ce faisant, se sont prolatérisés.

C'est drôle de se savoir à Los Angeles, près de l'aéroport, mais sans savoir très bien où. Demain, nous reprendrons le même petit bus pour prendre l'avion pour New York. De nouveau trois heures à rattraper. Nous aurions pu nous arrêter une semaine à San Diego. Mon copain Gill Williamson s'était même proposé de venir nous prendre en voiture à l'aéroport de Los Angeles. Cependant, il faut faire désormais une pose et la longue étape de Princeton sera bénéfique. Cela fait quand même près de sept semaines que nous vivons en chambre d'hôtel. Anne se languit de son café et je transporte toujours la cafetière italienne au repos depuis sept semaines.

J'ai téléphoné à Milos Dostal tout à l'heure. Il nous attend. Nous arrivons à l'aéroport La Guardia de New York le samedi 31 juillet à 19 heures. J'ai réservé une voiture de location, et vais essayer d'atteindre le domicile de Milos sans problèmes. Il me faut descendre toute l'autoroute de Brooklyn et traverser le bas de Manhattan pour attraper le Holland Tunnel. En sortant, on tourne tout de suite vers Hoboken.

## Chapitre 19

### **New York (31 juillet – 1er août)**

*En route pour Hoboken, New Jersey.* — Finalement, la prise de la voiture au Service de location Herz à l'aéroport de LaGuardia s'est faite sans problèmes. La descente vers Hoboken également ; j'avais bien préparé l'itinéraire. Ce n'est pas compliqué de circuler dans les différents quartiers de New York, mais il faut savoir immédiatement quoi faire, lorsqu'on rate une sortie d'autoroute ; on risque de se trouver dans un quartier tout à fait inhospitalier. C'est là que réside la difficulté. J'avais toujours en tête les tribulations de héros du livre *The Bonfire of the Vanities* de Tom Wolfe, paru en 1987, qui a vu toute sa carrière ruinée pour s'être trompé d'exit d'autoroute.

Milos nous attendait chez lui, où nous sommes arrivés à 21 heures. Il faisait très chaud ce jour-là, ainsi que le lendemain. Et il paraît que nous avons échappé à la vague de chaleur de la côte est du début juillet quand il a fait 40 degrés. Comme souvent, nous avons un répit de chaleur au mois d'août. Milos est un peu déprimé ces temps-ci, la déprime des immigrés cinquantenaires, qui ne savent plus à quoi ils appartiennent. Son épouse Jole rentre d'Italie avec leur fils Maurice le 11 août. Nous retournerons la voir depuis Princeton.

En fait, nous retournerons à Hoboken depuis Princeton le 15 août, comme le montre la photo no. 97. De gauche à droite, Anne, Jole, John (un ami de Maurice), Milos, Maurice.

## UN TOUR DU MONDE



Photo no. 97 : Devant la maison d'Hoboken

*Milos Dostal (1939–2013)*. — Je l'avais rencontré pour la première fois à Montréal, au Canada, en 1968. Dès 1966, deux années avant le printemps de Prague, il avait pu s'échapper de Tchécoslovaquie et obtenir un *postdoctoral fellowship* au Courant Institute à New York. Il aspirait à émigrer aux États-Unis définitivement et devait passer encore deux ans hors de ce pays pour faire valider un visa de résident permanent. Après cette année passée à Montréal, vu la qualité de ses travaux mathématiques et de son français écrit et oral, il a pu obtenir un poste de professeur visiteur à Strasbourg. Cependant, dès le visa américain obtenu, il est parti pour prendre un poste au *Stevens Institute of Technology* à Hoboken, où il a fait toute sa carrière universitaire.

Durant toutes les années 1970 et bien après, où nous (moi seul, ou avec Anne, ou encore avec Anne et Stéphanie), avons fait de fréquents voyages en Amérique, il nous a toujours offert un hébergement chaleureux lors de nos passages à New York. J'admirais sa vaste culture, très *mittel-europäisch*, son aisance à s'exprimer dans plusieurs langues (anglais, tchèque, français, italien) et sa bonne humeur. Il est décédé il y a six ans, chez lui. Son corps repose auprès de ses parents et de son frère dans le cimetière St. Stephen de Warwick, N.Y.

Chapitre 20

**Princeton (mois d'août)**

Le lendemain, dès le matin, nous partons pour Princeton. Doron nous a loué un appartement au 19 University Place (photo no. 98), à deux pas de Nassau Street. Il s'agit d'une sous-location d'un logement étudiant, au confort minimal. mais, pour un mois, nous ferons avec. Il est situé pratiquement en face de la librairie de l'Université où Anne avait déjà fait des raids lors de notre séjour à Philadelphie en 1989.



Photo no. 98 : Le 19 University Place, Princeton

Doron est désormais professeur à Temple University, Philadelphia. Il obtiendra en 2001 un *Board of Governors Professorship* à Rutgers University. Ce séjour à Princeton, résidence privée de Doron, sera suivi de plusieurs autres, jusqu'à l'année 2004. C'était un réel bonheur de passer, presque tous les ans, les mois de juillet et août dans cette ville. Grâce à l'énergie intellectuelle de Doron et son esprit inventif, plusieurs articles mathématiques ont vu le jour durant ces étés.

Bien sûr, nous avons pu voir ses trois filles grandir et c'est avec une réelle tristesse de n'avoir pas pu assister, en 2012, au mariage de Celia, sa fille aînée (*cf.* la photo no ; 99, où l'on peut voir Doron (en costume, ce qui est un privilège!) et son épouse Jane conduire leur fille à la cérémonie). Je suis heureux de reproduire la photo. Anne était déjà en fauteuil roulant et les transports transatlantiques nécessitaient une certaine logistique.

Mon dernier voyage en Amérique date de 2010, où j'ai pu assister au  $Z = 60$ , alias le colloque en l'honneur de Doron pour son soixantième anniversaire. Je saisis l'occasion d'écrire ce "tour du monde" pour reproduire en appendice le poème, qui lui est consacré à la manière de Lewis Carroll.



Photo no. 99 : Le mariage de Celia Zeilberger

Durant ce mois d'août, nous avons nauguré nos dîners annuels avec Herb et Ruth Wilf et les Zeilberger à "The Inn at Phillips' Mill" à New Hope, jolie petite ville sur les bords du Delaware River. Herb et Ruth sont de vieilles connaissances. J'ai connu le premier à Rome en 1973 à une rencontre *sulle Combinatorie teorie*, organisée par l'*Accademia degli Lincei* et n'ai cessé d'être en relations avec lui. Il a fait une superbe carrière à l'*University of Pennsylvania*, titulaire de la chaire *Thomas A. Scott*. Il nous a quittés le 7 janvier 2012, à l'âge de quatre-vingts ans.

Il me fait plaisir de montrer la photo no. 100, où l'on me voit en discussion avec Herb. La scène se passe à Lucelle (le village le plus méridional d'Alsace) en 2005, à l'occasion d'un *Séminaire Lotharingien*. Quelques années plus tôt, Herb avait été un merveilleux conférencier principal lors de l'un de ces Séminaires. La photo no. 101 représente Ruth Wilf, en admiration de l'un de ses petits-fils, déjà tellement éveillé.

Ce mois d'août 1993, passé à Princeton, nous a permis (en dehors du travail mathématique assidu avec Doron) d'aller revoir Manuelle et Bob à Washington (aujourd'hui, retraités à Paris), qui nous emmènent voir l'opérette de Gilbert et Sullivan *The Pirates of Penzance*.

DOMINIQUE ET ANNE FOATA



Photo no. 100 : Herb Wilf  
et Dominique à Lucelle



Photo no. 101 : Ruth Wilf  
et petit-fils

Nous en profitons pour rendre visite à Ints et Elizabeth Silins, qui ont un pied-à-terre dans la capitale. Ints avait été en poste à Strasbourg comme Consul Général des Etats-Unis; il est maintenant ambassadeur en Lettonie, son pays natal.

Enfin, toujours durant ce séjour à Princeton, nous recevons la visite de Berenice Jones, l'amie des Wilks (qui était en poste à Addis Abeba en même temps qu'eux). Elle habite de l'autre côté du New Jersey, en Pennsylvanie. Anne était allée la voir un été quand elle était attachée à l'ambassade américaine à Bonn.

Chapitre 21

**Montréal (1-5 septembre)**

Retour par Montréal et chez les Joffe, à temps pour fêter l'anniversaire de Toly. Je connais ce dernier depuis juin 1965, rencontré à Royan, à l'occasion d'un colloque. Il était venu à Strasbourg toute l'année scolaire 1966-67, avec toute sa famille, Arlette, son épouse et les deux enfants Jean-Michel et Alain. Dans la photo no. 102, on peut voir Alain, alors neuf ans, et Arlette, tenant Stéphanie dans ses bras, qui avait quelques jours.

Nos relations avec la famille Joffe sont devenues constantes. Arlette nous a malheureusement quittés en 2002; et Jean-Michel quelques années plus tard. Alain est avocat à Montréal, spécialiste des questions d'immigration et Toly, après avoir longtemps hésité à prendre sa retraite en France ou en Israël, a finalement opté pour ce dernier pays, et habite désormais au bord de la Méditerranée, près de Tel-Aviv. Il fait encore des voyages, comme par exemple revenir à Strasbourg (photo no. 103).



Photo no. 102 : Alain et Arlette Joffe  
et Stéphanie, Strasbourg, juin 1967



Photo no. 103 : Anatole Joffe  
Strasbourg, Noël 2009

Notre dernière étape nous conduira à Francfort. Nous avons la bonne surprise d'être surclassés par Singapore Airlines et de faire le voyage en classe "affaires'." Du grand luxe. Stéphanie nous attend à l'aéroport. Home, sweet home, après près de six mois d'absence.

**Conclusion.**

Je reproduis fidèlement la conclusion rédigée il y a vingt-trois ans (en italique).

*Stéphanie, au téléphone, me disait que le récit de la première partie de notre voyage-retour était très pessimiste, Pessimiste? oui si elle voulait dire désabusé, et encore, amusé, très certainement. Le monde change, il a toujours changé, mais en ce moment, il change effroyablement vite. Nous entrons dans un marché mondial, où chacun de nous est marginalisé dans ce qu'il sait faire de mieux. Du coup, les gens se sentant globalisés et prenant peur, essaient par tous les moyens de se retrouver dans quelque chose et de se singulariser. Ce qui explique la montée de tous ces fondamentalismes, en particulier dans le monde musulman.*

Que faudrait-il dire aujourd'hui, avec la montée des colères des petites classes moyennes dans le monde (*cf.* le livre de Pankaj Mishra *Age of Anger*, Penguin, 2018)?

Pour marquer mon attachement et ma grande estime pour Doron Zeilberger, je reproduis ci-après le poème qui lui est consacré, qui voudrait être un résumé de sa vie de mathématicien, à la conquête de nombreux grandes questions encore irrésolues, bien armé qu'il est avec son fidèle ordinateur, nommé Shalosh B. Ekhad.

Ne pouvant plus aller en Amérique, Doron a bien voulu, par deux fois venir me rencontrer à Strasbourg depuis 2010.

**Ekhad and the Master**

Shalosh B. Ekhad is known to be  
Doron Zeilberger's  
beloved computer companion.

Perusing Lewis Carroll's poem  
"The Walrus and the Carpenter"  
"through the Looking-Glass,"  
it becomes :

The Ekhad and his Master  
Were staying close at hand :  
They wept like anything to see  
Such quantities of unsolved problems.  
'If they were only cleared away,'  
They said, 'it would be grand.'

'If seven Ekhads with seven props  
Swept them for half a year,  
Do you suppose,' the Ekhad said,  
'That they could get it clear?'  
'I doubt it,' said the Master,  
And shed a bitter tear.

'But, still,' said the Ekhad,  
'Many things we have done.  
First, the q-Dyson conjecture,  
And the G2 version.  
You know, all this Macdonald stuff,  
In relation with root systems.'

But who remembers now ?'  
Said the Master, 'as the global  
Algebraic solution  
Has killed off the problem  
By whom was it done?  
The Russian guy from Chapel Hill.'

'Don't be so sad and desperate,  
The holonomic approach to  
Automatic proving  
Sure, has been a great coup.  
Bourbaki did celebrate it.  
Peter Paule's RISC lives on it.'

'Yes, but it was not so easy  
To convince the community.  
Special Function Pope Dick Askey  
At first, did not believe  
That the analysts' savoir-faire  
Could so easily be by-passed.'

Better luck we had with  
q-guru George Andrews.  
Indeed, computer-aided proof  
Was for him no mystery.  
Uneasy with computer proofs,  
He's now a fan of Zeilberg'ry.

'Yes, I know, Thirty-three F Ten  
In Mathematical Reviews  
Is dutifully subtitled :  
The Zeilberger algorithm.'  
'What a consecration,'  
Replied the Ekhad.

'Not only that, but with Herb Wilf  
Its dubelju-zee version  
Has become a standard.'  
'Yes,' said the Master, wearily.  
'Cheer up, Master, the Hall of Fame  
Now has several of your entries.'

The Ekhad pursued : 'You forgot  
The alternating sign  
Matrix Conjecture.' 'What's this?'  
'You know, the ASM problem  
Stated by Mills-Robbins-Rumsey.'  
'Oh, yes, now I remember.'

‘Its solution had kept busy  
Not only Dave Bressoud,  
But also a crowd of checkers.  
I wonder if this solution  
Will ever be re-checked.  
Anyway, the counting remains.’

The Ekhad finally mentioned  
The non commutative version  
Of MacMahon’s Master Theorem.  
‘Yes, indeed, it was a great feat,  
For it kept busy the people,  
Who did not trust our own version.’

‘O Master, do give up the past!’  
The Ekhad did beseech.  
‘First, get hold of the sacred books  
Listing all those unsolved problems :  
We cannot do with more than four,  
To give a hand to each.’

The great Master looked at the books,  
But never a word he said :  
The great Master winked his left eye,  
And shook his curly head –  
Meaning to say he did not choose  
To start working right away.

‘The time has come,’ the Ekhad said,  
‘To talk of many things :  
Of shoes – and ships – and sealing wax –  
Of cabbages – and kings –  
And why the sea is boiling hot –  
And whether pigs have wings.’

‘Big computers,’ the Master said,  
‘Is what we chiefly need :  
You, Ekhad, you will program them.  
You’re very good indeed –  
Now, if you’re ready, Ekhad dear,  
We can begin our work.’

After all those years, quite expert  
They have become. The solutions  
Came rapidly. I won’t tell you  
What famous problems were cleared.  
Was it P equal to NP?  
Or the Jacobian conjecture?

Successful they were, but alas  
Mathematicians are still stuck  
With their pen and pencil habits.  
‘Wake them up. It can’t last.’  
‘Well, I’m afraid, we have to wait  
For a new math generation.’

‘Sure, they will appreciate  
The new formalities.  
Meanwhile, they will discover,  
As Opinion ninety-four chimes,  
That today’s formal proof  
Was a waste of computer time.

Even, more regretfully, of human time.’  
‘But,’ replied the Ekhad,  
‘Isn’t it human fate  
To waste time the whole of one’s life?’